

Beiträge zur
Dialogforschung

Band 15

Herausgegeben von Franz Hundsnurscher und Edda Weigand

Dialoganalyse V

Referate der 5. Arbeitstagung
Paris 1994

Dialogue Analysis V

Proceedings of the 5th Conference
Paris 1994

Herausgegeben von
Etienne Pietri

unter Mitarbeit von
Danielle Laroche-Bouvy und Sorin Stati

Max Niemeyer Verlag
Tübingen 1997



Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme

Dialoganalyse :

Referate der ... Arbeitstagung = Dialogue analysis. – Tübingen : Niemeyer.

NE: Dialogue analysis

5. Paris 1994. – 1997

(Beiträge zur Dialogforschung ; Bd. 15)

NE: GT

ISBN 3-484-75015-4

ISSN 0940-5992

© Max Niemeyer Verlag GmbH & Co. KG, Tübingen 1997

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen. Printed in Germany.

Druck: Weihert-Druck GmbH, Darmstadt

Buchbinder: Industriebuchbinderei Hugo Nädele, Nehren

Inhaltsverzeichnis / Table of Contents / Sommaire

Vorwort / Preface / Préface	IX
--	----

Plenarvortrag / Plenary Session / Session plénière

<i>Claude Hagège</i> L'humain au centre de l'interaction verbale	3
<i>Franz Hundsnerscher</i> Characterising Speech	9

Sektion I / Section I

Allgemeine und strukturelle Aspekte - Theorie und Methodologie General and Structural Aspects - Theory and Methodology Aspects généraux et structuraux -Théorie et méthodologie

<i>Valérie Brunetière et Christiane Doizy</i> Du non verbal dans les interactions trielles à partir de séquences consensuelles et polémiques de films de fiction	23
<i>Patrick Charaudeau</i> Y a-t-il un sujet de l'interlocution ?	37
<i>Gerd Fritz</i> Remarks on the history of dialogue forms	47
<i>Blanche-Noëlle Grunig</i> Dialogue et mémoire	57
<i>Christian Hudelot</i> De quelques problèmes posés par l'évaluation des conduites dialogiques	65
<i>Martine Karnoouh</i> Insertion du texte écrit dans l'interaction orale entre adulte et enfant. Quels critères d'analyse ?	77
<i>Wolf-Andreas Liebert</i> Zum Zusammenspiel von Hintergrundwissen, kognitiven Metaphernmodellen und verbaler Interaktion bei virologischen Forschungsgruppen	89
<i>Giuseppe Mininni</i> La séduisante hyperdialogicité de la communication médiatique	97
<i>Etienne Piétri</i> La linguistique contrastive et le dialogue	105
<i>Mike Reynolds</i> Radio Disc-Jockey Talk: an illustration of 'Genre Analysis'	113

<i>Johannes Schwitalla</i> Verbale Machtdemonstrationen	125
<i>Gillette Staudacher-Valliamée</i> Le dialogue créole réunionnais. Communication verbale et non verbale	135
<i>Robert Vion</i> Une approche inter-énonciative de l'interaction verbale	145
<i>Edda Weigand</i> Was macht eine Übersetzung zu einer guten Übersetzung?	155
<i>Eva Lia Wyss</i> Übersetzung oder Adaptation ? Zur "Übersetzung" von TV-Spots im Schweizer Fernsehen mit besonderer Berücksichtigung von Dialogsequenzen.....	175

Sektion II / Section II

Fallstudien und Musterbeschreibungen Cases Studies and Dialogic-Patterns Etudes de cas et patrons dialogiques

<i>Yong-Ik Bak</i> Das Unterweisungsgespräch zwischen Konfuzius und seinen Schülern	189
<i>Maria Causa</i> D'une langue à l'autre : variables communicatives et interactionnelles en classe de langue étrangère. L'exemple de l'italien langue étrangère en France.....	201
<i>Francine Cicurel</i> La dynamique interactionnelle dans le dialogue didactique	213
<i>Françoise Claquin & Anne Croll</i> La co-construction thématique dans un dialogue télévisuel	225
<i>Světlá Čmejriková</i> Dialogue - Consensus - Differentiation. The case of a Dialogue on Russia and Europe	237
<i>J.-M. Odéric Delefosse</i> Interaction verbale dans le réapprentissage de l'écrit	245
<i>Jana Hoffmannová</i> Linguistics, style, and dialogue analysis	257
<i>Guilhermina Jorge</i> Les locutions métalinguistiques à l'oral	263
<i>Anne Lefebvre</i> Heu / l'objectif de notre rencontre heu /	271

<i>Matthias Marschall</i> La voix de l'autre. Discours rapporté ou discours attribué ?	275
<i>Mary-Annick Morel</i> Corrélation entre forme syntaxique et intonative de la question et forme de la réponse	285
<i>Christiane Morinet</i> Interaction verbale à contre temps	297
<i>Aija-Leena Nurminen</i> La référence personnelle en finnois et en français : deux systèmes opposés ?	305
<i>Véronique Paturaut</i> "Allô, bonjour..." Les activités d'ouverture des conversations téléphoniques	315
<i>Rudolf Reinelt & Ichiro Marui</i> The Applicability of verbal interaction Analysis for "less-discursive" societies	323
<i>Frédérique Sitri</i> La transformation de l'objet de discours dans des interactions verbales de négociation	331
<i>Milena Srpová</i> Approche contrastive dans l'apprentissage des langues et des cultures	341
<i>Dušana Točanac</i> L'expression du perfectif et de l'imperfectif. - Une approche contrastive des verbes serbocroate et français -	351

Sektion III / Section III

Dialog in der Literatur Dialogue in Literature Le dialogue dans la littérature

<i>Angela Biancofiore</i> Le dialogisme dans l'oeuvre d'Adonis.....	363
<i>Régine Borderie</i> Dialogue et récit. Marivaux, <i>Les Serments Indiscrets</i> (acte II, sc.10)	371
<i>Andreea Ghita</i> Pragmatic Aspects of silence	377
<i>Anna M. Orlandini</i> Les emplois de la négation dans les dialogues de Plaute et Térence	389

Sektion IV / Section IV

Soziale und psychologische Aspekte - Sprachstörungen
Social and Psychological Aspects - Speech Disorders
Aspects sociaux et psychologiques - Troubles de l'énonciation

<i>Béatrice Cahour</i> Motivation cognitive des dialogues coopératifs.....	401
<i>Florence Casolari</i> Les interactions transactionnelles à la poste	415
<i>Silvana Contento & Stefania Stame</i> Deixis verbale et non verbale dans la construction de l'espace interpersonnel A propos du syndrome bédoin	427
<i>Sonia Gerolimich</i> Discours politique ou dialogue ?	435
<i>Gudrun Held</i> La politesse de la requête dans l'interaction verbale - analyse contrastive d'un phénomène sociopragmatique	445
<i>Claudia Kruck, Elisabeth Heine, Nils Lürmann, Ulrich Rabenschlag & Michael Schecker</i> Kommunikative Parameter psychopathologischer Prozesse.....	459
<i>Olga Müllerová</i> Cooperation and conflict in dialogue. On Material of Czech TV publicism	469
<i>Henry Niedzielski</i> Manipulative Techniques in the Language of Propaganda	477
<i>Liana Pop</i> D'un type de dialogue non coopératif	487
<i>Heike Rettig, Lydia Kiefer, Carlo Michael Sommer & Carl F. Grauman</i> Verwendung von perspektivrelevanten Persuasionsstrategien in Diskussionen um die Ausländerimmigration	497
<i>Margrit Schreier</i> The relevance of Topicality for the description of Unfairness in argumentative Communication	507
<i>Maria-Cécília De Souza e Silva</i> Une histoire sans fin : la réunion de travail	519
<i>Franz Wagner, Matthias Huerkamp, Mark Galliker & C.-F. Graumann</i> Implizite sprachliche Diskriminierung aus linguistischer Sicht	529

Préface

Le Vème Congrès de l'Association Internationale pour l'Analyse du Dialogue (International Association for Dialogue Analysis : I.A.D.A.), organisé en collaboration avec le Centre de Recherche en Linguistique Contrastive (C.R.E.L.I.C.), Formation de Recherche de l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III) a eu lieu à Paris sous les auspices de l'Université de la Sorbonne Nouvelle.

L'organisation en avait été confiée à Danielle Laroche-Bouvy, professeur à Paris III, et à Etienne Piétri, maître de conférence à Paris III, lors de l'Assemblée Générale de l'I.A.D.A. à Bologne (Italie) en 1993.

Après les messages de bienvenue adressés aux participants, respectivement par Etienne Piétri, responsable du C.R.E.L.I.C. et Sorin Stati, président de l'I.A.D.A., Suzy Halimi, président de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, ouvrit le Congrès en soulignant l'importance et l'actualité du thème choisi, à savoir les "Nouvelles Perspectives dans l'Analyse de l'Interaction Verbale". La première demi-journée se déroula sous la forme d'une séance plénière consacrée aux interventions de John Sinclair, professeur à l'Université de Birmingham (Angleterre), Claude Hagège, professeur au Collège de France.

Les travaux se poursuivirent en 4 sections consacrées respectivement aux problèmes généraux de théories et de méthodologies de l'interaction verbale, aux analyses des discours spécifiques, aux dialogues littéraires et aux aspects sociaux et psychologiques des dialogues.

Le Congrès se termina par une Table Ronde, animée par John Sinclair, entouré notamment de Andreea Ghita (Bucarest, Roumanie), Adriana Gorascu (Burarest, Roumanie), Jacek Fisiak (Poznan, Pologne), Jana Hoffmanová (Prague, République Tchèque), Mike Reynolds (Sheffield, Angleterre), Angelika Thiele-Becker (Ittingen, Suisse).

Les participants soulignèrent la nature interdisciplinaire des recherches récentes dans l'analyse des interactions verbales et mirent en évidence les nombreuses perspectives de recherches révélées par les travaux du Congrès.

Les organisateurs tiennent à remercier les organismes qui contribuèrent au financement de la réalisation de ces rencontres d'universitaires de nombreux pays :

Le Ministère des Affaires Etrangères,

Le Centre National de la Recherche Scientifique,

L'Université de la Sorbonne Nouvelle,

ainsi que les organismes qui y apportèrent leur précieux concours :

L'Institut Finlandais,

Le Centre d'Etudes et de Recherches Universitaires sur le Langage.

Paris, Janvier 1995

Etienne Piétri

Plenarvortrag
Plenary Session
Session plénière

Claude Hagège

L'humain au centre de l'interaction verbale

Au cours de cet exposé, je prendrai la notion d'interaction verbale dans une acception plus large que celle qui est la sienne dans la littérature dite interactionniste. Il ne sera donc pas, ou du moins pas directement, question ici des règles qui commandent l'enchaînement des tours de parole, ni des règles d'organisation des interventions et des échanges. Ainsi, mon propos n'est pas ici d'étudier la fabrication du contenu d'un texte comme ensemble d'événements survenant dans le cadre d'un dialogue entre deux ou plusieurs partenaires, dialogue ne signifiant pas, malgré la fausse étymologie qu'on lui attribue, qu'il y ait deux partenaires seulement. Ne privilégiant pas l'étude du texte comme contenu interactionnel, je n'articulerai pas davantage mon propos sur l'autre niveau que distinguent du précédent, notamment, Bateson et l'Ecole de Palo-Alto, à savoir le niveau de la relation que les énoncés instituent, sur le plan social, affectif ou actif, entre les interactants. Je ne retiendrai donc pas exclusivement les domaines que la tradition interactionniste traite comme centraux dans l'étude du niveau relationnel et dont certains sont étudiés par Goffman, à savoir les termes d'adresses, les formules de politesse, les honorifiques.

En effet, par interaction verbale, j'entends ici, ou propose d'entendre, l'ensemble des procédés et des stratégies formelles que les locuteurs-auditeurs humains construisent au cours de l'évolution des langues - ma conception, par conséquent, est ici surtout morphogénétique - et qui ont pour intention et pour effet d'utiliser ces langues dans la communication. Si je parle de l'humain comme étant au centre (d'où le titre que j'ai proposé) de l'interaction verbale ainsi définie, c'est dans la mesure où ces procédés et ces stratégies me paraissent porter la signature humaine, c'est-à-dire la signature d'une action humaine de construction. En effet, si on est attentif à cette caractérisation, alors on voit ce qu'elle implique dans le cadre des débats qui agitent aujourd'hui la recherche en linguistique. D'une part, c'est ici une linguistique des langues qui est retenue comme préalable à une linguistique du langage. En d'autres termes, je mets ici l'accent sur la structure des langues, plutôt que sur l'aptitude à les acquérir, qui est inscrite au code génétique de l'espèce et conditionnerait, du fait de l'existence d'une grammaire universelle (universal grammar), l'apprentissage des grammaires particulières.

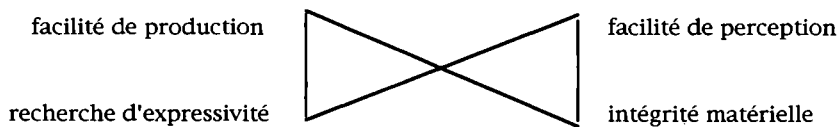
D'autre part et par voie de conséquence, ce n'est pas un modèle cognitif qui est ici retenu, c'est-à-dire un modèle d'étude des structures de connaissance du cerveau humain, telles que les illustrent les modules de la même grammaire universelle au sens chomskyien contemporain, modules comme la contrainte de la sous-jacence, la théorie du liage et quelques autres. Selon ce modèle, les langues ne sont pas du tout conçues comme servant à, ou pouvant fonctionner pour,

la communication, puisque qu'au contraire, les considérations fonctionnelles y sont explicitement rejetées. A l'inverse de cette proposition, je considère que même s'il y a quelque légitimité à garder sa distance vis-à-vis des formulations téléologiques, à fortiori téléonomiques, qui feraient dire que l'interaction verbale est le but de l'exercice de la parole, l'interaction verbale apparaît comme le cadre permettant de rendre compte de phénomènes caractéristiques de la fabrication des langues par les hommes, ici désignés comme CL, constructeurs de langues. Par conséquent et enfin, je n'oppose pas ici synchronie et diachronie, pas plus que je n'oppose langues comme système et langues comme activité. Le lieu géométrique où s'associent deux par deux les termes de ces polarités, c'est l'humain, l'humain précisément situé au centre de l'interaction verbale.

Pour faire apparaître cette place de l'humain, je procèderai en deux étapes. A la première, je proposerai un modèle descriptif et explicatif de la morphogenèse linguistique. A la seconde étape, j'essayerai de montrer comment les systèmes d'instruments formels de l'énonciation s'articulent sur l'humain.

Premièrement, ce que je propose d'appeler le cycle morphogénétique. Le tableau 1 montre de quelle façon on peut essayer de l'articuler. La facilité de production implique que l'on réduise le nombre, la longueur, la difficulté d'articulation des unités et des groupes à produire, à la fois du point de vue phonétique et du point de vue grammatical, d'où des phénomènes très variés, tels que l'élimination des voyelles atones, la fusion de mots adjacents en un seul ensemble, la cliticisation d'éléments à l'origine indépendants, les assimilations de sons, les mélanges de voyelles ou de tons dans les langues à tons, les réductions de groupes consonantiques, la condensation de syntagmes en composés etc...

TABLEAU 1



Cette réduction continue est un procès qui peut devenir, à la limite, un obstacle à la facilité ou commodité de perception. En effet, les changements variés qu'entraîne cette situation finissent par brouiller les frontières entre les morphèmes, par rendre obscures les relations entre les propositions. D'autre part, la recherche de l'expressivité, que j'ai mise ici en bas de la seconde ligne horizontale du schéma, conduit au renouvellement des expressions usées (il faudrait presque dire usagées). Mais les nouvelles formes, à leur tour, précisément parce qu'elles deviennent la norme établie, sont progressivement gelées, et ce processus de figement a pour

effet qu'elles perdent leur motivation. Le signal de ce changement, qui les rend de moins en moins transparentes, c'est la réduction ou l'élimination de nombreux éléments, ce que je désigne ici, à l'extrémité droite de la seconde ligne horizontale, comme la perte de l'intégrité matérielle. A une étape ultérieure, les formes figées finissent par retrouver une remotivation expressive et par conséquent, le cycle est en mesure de repartir. Le phénomène, ainsi, n'est pas unilinéaire, encore moins parabolique, mais véritablement cyclique. Voilà comment il me semble que l'on peut tenter d'interpréter la communication, cadre théorique général, qui a probablement aussi une certaine efficacité pratique.

Les exemples qui suivent sont destinés à illustrer, sur quelques points particuliers, ce genre de situation. Lorsque l'on remotive de manière expressive en français contemporain (notamment parlé par les semi-lettrés) le *quant à*, le *pour* ou le *comme* du français classique en un *au niveau de* même quand il n'y a pas l'ombre d'un niveau nulle part, il est clair que l'on recherche une remotivation d'expression des relateurs prépositionnels qui paraissent usés. En allemand, de même, le *bei* + datif est remplacé par *im Zuge* + génitif, le *Vor* + datif par *im vorfeld* + génitif, d'où les exemples que je propose *im zuge der Regierungsumbildung* ("lors du changement de gouvernement") ou *im vorfeld des Kongresses* ("devant le congrès"). Un autre exemple est celui du hongrois, dans lequel on voit les post-positions superessive et causale -*n* et le *miatt*, souvent remplacées par de nouveaux syntagmes. Ainsi, au lieu de *N+ -n* et de *N + miatt*, on trouve *N + ter-é-n* (domaine - Poss - dans) "dans le domaine de" et *N + ok-a-n* (cause-Poss - dans) "à cause de".

Une autre illustration de l'hypostase est l'hypostase lituanienne. Les spécialistes appellent hypostase, le fait que dans une langue traditionnellement fusionnelle comme le lituanien, on agglutine, l'exemple de l'estonien probablement (langue voisine et agglutinante) des cas qui viennent enrichir le paradigme. En effet, sur la base de l'accusatif, du génitif et du locatif, on ajoute des suffixes qui donnent respectivement l'illatif, l'allatif et l'adessif. Cela ne fait pas moins de 9 cas en lituanien littéraire (et dans certains dialectes), une des langues, au moins d'Europe, les plus riches en nombre de cas parmi les langues flexionnelles. Un autre exemple de remotivation montre que la morphologie reste en retrait par rapport à l'évolution de la syntaxe proprement dite. On ne peut absolument pas dire "*vous - casser - sa -piperez*" pas plus que *he - kicks - the bucketed* ; on dit *vous casserez votre pipe* et *the kicked the bucket..* Ici se confirme ce fait que les expressions idiomatiques sont un des plus grands obstacles à l'analyse linguistique. Wallace Chafe, en 1968 écrivait un article au titre révélateur : "Idiomacity as an anomaly in the Chomskyan paradigm". Ce qui, à une étape du cycle motivation-démotivation- remotivation, est le figement des structures à pour pendant, à une autre étape, le renouvellement expressif.

Un exemple français de ce que je propose d'appeler "principe de dérive aoristique", me semble assez révélateur. Tout le monde sait qu'en français moderne et contemporain parlé (mais non en français écrit), l'aoriste narratif est à peu près absent - certains disent même qu'il a totalement

disparu. Il est vrai que l'on ne dit plus guère "Je fus au cinéma hier et le film me plut", ni même au passé lointain, "Je me plus à voir l'an dernier (ou il y a deux ans) *Tous les matins du Monde* (ou tel autre film)". On ne dit plus cela, on emploie le parfait ou passé-composé. Par conséquent, "il répara la voiture", qui est un aoriste au sens strict du mot, c'est-à-dire, un narratif pur, sans effets subjectifs et retombées personnelles, est ici remplacé par un parfait : "Il a réparé la voiture", qui, de même que tout parfait, est une forme expressive caractéristique en français, comme dans les langues romanes en général (l'italien, le portugais, l'occitan, le roumain, l'espagnol, le catalan), c'est la présence d'un auxiliaire emprunté aux verbes les plus productifs, c'est-à-dire "être" et "avoir", selon les langues. "Il a réparé la voiture", au stade roman, était vraiment un énoncé de possession : "il a la voiture en tant que réparée", et avait par conséquent vraiment, plus encore qu'aujourd'hui, son sens résultatif. Il me semble que c'est typiquement là un renouvellement expressif. Seulement le parfait résultatif se fige à son tour, dans la mesure où il prend en charge, non seulement ses propres valeurs de remotivation expressive, mais aussi des valeurs aoristiques, puisqu'aujourd'hui en français parlé, il n'y a plus d'aoriste ; ainsi "il a réparé", tout en continuant d'être expressif, est devenu aussi un aoriste et par conséquent, est en train de dériver lui aussi (d'où le terme que je propose de dérive aoristique) vers un emploi spécifiquement narratif.

Un autre cas de renouvellement expressif est l'exemple arabe de la négation. En arabe archaïque, on a *lam yafʕal* : "il n'a pas fait" (une négation + faire) qui avait, autant qu'on peut le reconstituer, à la fois un sens aoriste et un sens parfait. En arabe coranique, en arabe classique, on a *mâ faʕala*, le parfait proprement dit et *lam yafʕal* continue à exister, c'est l'aoriste. Ici, nous voyons en effet une répartition des deux valeurs ; le *mâ* avec une négation *mâ* différente de *lam* devant *yafʕal* est suivi de *faʕala*, qui est une forme expressive, car c'est un ancien participe, c'est-à-dire une forme d'origine nominale, autant que peuvent la reconstituer les sémitisants. Par conséquent, en arabe comme dans d'autres langues, on remotive à travers des formes expressives qui sont des formes nominales. En moyen-arabe, nous avons seulement la forme *mâ faʕala* qui se maintient et qui élimine, en faisant ce que fait aujourd'hui le passé-composé français, l'opposition entre les deux car elle prend en charge à la fois l'aoriste et le parfait. En arabe littéraire moderne, arabe écrit, le cycle se referme sous la forme *lam yafʕal* qui prend en charge elle aussi à la fois les valeurs aoristiques purement narratives et non subjectives et les valeurs perfectives tout-à-fait subjectives et résultatives.

Voilà donc comment je propose de concevoir ce que j'ai appelé le cycle morphogénétique. Si j'en traite dans le cadre de l'interaction verbale, c'est parce que, au-delà des effets de réaction pragmatique, l'interaction verbale est à considérer comme ce à quoi l'on peut imputer la morphogénèse elle-même. Et ainsi, j'en viens à ce que je suggère d'appeler le système de l'antropophore ; je proposais naguère de parler d'égophore et à la faveur de bonnes critiques, j'ai transformé égophore en anthropophore car égo n'est pas nécessairement la source et

l'aboutissement de tout, bien qu'il ait une place éminente. Ce qui m'intéresse, c'est de construire un système descriptif et peut-être même, s'il n'est pas trop démesuré de le faire, un peu explicatif.

TABLEAU 2 : Système de l'anthropophore

Exophoriques	- extenseurs - ostenseurs - chorophoriques - chronophoriques	Endophoriques	- anaphoriques - cataphoriques, incluant - diaphoriques, c'est-à-dire - isophoriques / anisophoriques - autophoriques - médiaphoriques, englobant - les lagophoriques
--------------	---	---------------	---

J'ai proposé, comme le montre le tableau 2, un système dans lequel presque tout se termine en *-phore*, par souci de cohérence terminologique : *-phore* signifie "qui renvoie à". Les chorophoriques renvoient à l'espace, les chronophoriques renvoient au temps ; il s'agit évidemment des morphèmes ou pour certains, des lexèmes, adverbiaux et déictiques, qui ont une incidence spatiotemporelle. On ne voit pas qu'une langue puisse exister sans faire référence aux cadres de l'expérience que sont l'espace et le temps, l'un relativement dominable par l'homme et par les moyens de transport qu'il invente, l'autre en principe, non dominable et en tout cas, ne pouvant être parcouru en sens opposé.

Apparaissent dans cette même colonne, les exophoriques qui renvoient à ce qui est en dehors du discours, à savoir l'ensemble des éléments de langues, morphèmes pour la plupart, quelques uns lexématiques, en inventaire plus ouvert ou moins clos, qui recouvrent le domaine général de la déixis. Vient ensuite le domaine de l'endophore, qui concerne le discours proprement dit, non plus la relation à l'espace ou au temps, non plus la relation à ce qui est en dehors du discours comme les exophoriques, mais la relation interne, les renvois que se font d'une place à l'autre du discours, de l'énoncé, des termes les uns aux autres. Sur anaphorique, il y a une littérature abondante. Sur les cataphoriques, j'ai décidé d'insérer dans ce tableau ce que j'appelle les diaphoriques, que je distingue encore en isophoriques et anisophoriques avec le souci d'intégrer de nombreuses langues. On cite souvent les langues yuma de Californie, ou les langues de Nouvelle Guinée, dans lesquelles un élément d'une suite verbale V1, V2, éventuellement V3 et V4 etc. contient l'indication de la personne qui va être celle (l'argument sujet ou même quelquefois l'argument patient ou objet) du verbe suivant, du V2 et même du V3. Selon que la personne est la même entre V1 et V2, ou qu'elle n'est pas la même, ces diaphoriques seront appelés "isophoriques" dans le 1er cas et "anisophoriques", dans le second cas. J'appelle "autophoriques", les éléments qui sont appelés traditionnellement les pronoms réfléchis, pronoms personnels et possessifs ou adjectifs.

Quant aux logophoriques - j'ai inventé le mot, en 1974. Aujourd'hui, le mot est utilisé en un sens différent de celui que je lui attribuais. Pour moi, "logophorique" correspond à ce qu'on

appelle, dans les études classiques, "les réfléchis du discours indirect" : le sujet ou éventuellement le possessif dans la proposition subordonnée d'un verbe "dire", ou "penser", ou, "avoir le sentiment que", ou "craindre que", etc., est le même que celui de ce verbe "dire" ou "penser". C'est un cas de logophorèse, parce que cela renvoie au discours de celui qui produit le verbe principal. Ces logophoriques sont, à mes yeux, très importants puisque ce sont eux qui, dans la relation interpersonnelle, introduisent un signal destiné à dire "Voici ce que moi je dis que dit celui qui peut être Ego ou tel autre si ce n'est pas moi qui dis "je". C'est ou ce n'est pas le même que le référent personnel du verbe introductif du prédicat principal. Récemment, j'ai proposé d'appeler "médiaphoriques" ce qu'on appelle généralement les marques de testimonial, les marques du témoin ou du non-témoin. Il est important de faire savoir à l'interlocuteur si l'on prend en charge ce que l'on dit ou si, au contraire, on l'impute à quelqu'un d'autre car on n'en a pas été le témoin, ni visuel, ni auditif, ni par ouï dire ou en avoir lu quelque chose. Beaucoup de langues le marquent de façon précise morphologiquement, d'autres le suggèrent, le français le paradigmatise dans le conditionnel, que la presse utilise beaucoup : "M. Untel aurait dit que le criminel serait en voie de s'enfuir", l'allemand a ses formes de conditionnel, d'autres langues comme le turc, avec son *miş / müş* utilisent des suffixes spéciaux. Dans certaines langues, on ne peut pas asserter quelque chose sans l'imputer à quelqu'un ou dire qu'on en prend soi-même la responsabilité. C'est une façon de mettre à distance quand il y a lieu.

Je dirai pour conclure, qu'à mes yeux, cette façon de traiter le phénomène de la morphogénèse, a l'utilité de donner une place primordiale à la signature humaine dans l'évolution des formes. Il me semble que c'est une partie intégrante de l'étude de l'interaction verbale que de montrer, comme je l'ai tenté ici, qu'elle est un des moteurs de l'évolution même du tissu des langues.

Characterising Speech

1. The controversial issue
 2. The roots of the controversy
 3. Working out the comparison
 4. The Use of Language
 5. Words versus Speech Acts
 6. The concept of well-formedness
 7. The units of conversation and the problem of internal structure
 8. Two different approaches to internal structure
 9. Extending the units-and-rules approach
- Bibliography

1. The controversial issue

One of the fundamental distinctions in linguistics is that between Language und Speech (cf. *langue/parole*; *Sprache/Rede*), and this distinction has, since F. de Saussure's '*Cours de linguistique générale*' (1916), been used to delimit the field of linguistics proper. In its strict application to linguistic phenomena, the demarcation line has, for a long time, separated the level of words (units of Language) from the level of sentences (phenomena of Speech). It has become a tradition to draw such lines and declare certain phenomena as lying outside the methodological boundaries which in the course of time become by and by included and even attain central position; syntax is just an example to this point. With the Chomskyan turn in linguistics a new line seems to have established itself, that between linguistic competence and performance, with sentence-formation on the side of competence and conversation on the side of performance.

On top of it, it has been argued by Taylor and Cameron (1987) that as far as conversation is concerned linguists should abandon what Taylor and Cameron called the "units and rules approach" because it seems misguided when applied to conversation: "Many of the behavioural patterns for which conversational analysts have tried to provide rule-governed explanations, could be more simply explained without rules" (Taylor/Cameron 1987, 160). There may be problems, to be sure, in applying the units and rules i.e. the grammatical approach to conversation - and it would be very peculiar indeed if an approach which has been developed on one linguistic level could be literally and without serious modifications be applied to a different level; why not rather assume that applications so far have been misconceived and concentrate on

correcting them before letting oneself be discouraged too easily in the face of long-term reliable experience, and this for the very reason Taylor/Cameron (1987, 160) present as counter-argument: "Undoubtedly, one of the main reasons for the persistence of the rules and units approach is that it is an imitation of the approach perceived as being highly successful in general linguistics." How true! So here we go. I will try to show that it might still be worthwhile to have a second look at the methodological parallelism between the principles of sentence formation and the conducting of a conversation.

2. The roots of the controversy

Among those who made explicit use of the word/sentence distinction in the philosophy of language is Gilbert Ryle (1961, 224): "Words, constructions, etc. are the atoms of a Language; sentences are the units of Speech. Words, constructions, etc., are what we have to learn in mastering a language, sentences are what we produce when we say things".

In his discussion of the misconceptions arising out of Ryle's distinction, G.J. Warnock (1971) points out several aspects of the problem that are of special interest when applied to the relation between words and sentence on one hand and speech act (unit) and conversation (rule-governed stretch of behaviour) on the other.

It seems rather plausible that Ryle viewed the relation of words to sentences as a difference of category. As sentences, for a number of reasons, (- to give only one: Learning a language is a matter of acquiring words, constructions, etc., not a matter of learning a list of sentences -) do not fit into the Language category, they must then, according to Ryle, be put into the Speech category, with the characterisation that they are "sayings of things". Prominent among Ryle's category-distinctions is the distinction between dispositions and occurrences (or episodes) (cf. Ryle 1949, chapter V). As an example of a dispositional statement, Ryle does in fact put forward a statement about language-mastering (Ryle 1949, 119): "To say that this sleeper [!] knows French, is to say that if, for example, he is ever addressed in French, or shown any French newspaper, he responds pertinently in French, acts appropriately or translates it correctly into his own tongue." Knowing a Language, then, disposes us to utter sentences that, viewed from this angle, are in fact episodes, phenomena of Speech.

Modern linguistics, in particular N. Chomsky's theory of language, has made it quite clear that, far from learning a list of sentences, the mastery of a language does indeed consist in the ability to "construct and construe" (Warnock 1971, 274) all and only the (well-formed) sentences of a language; the construction process, based on the 'formative units' and on the rules of sentence formation, belongs to linguistic competence altogether. This would seem to decide the category problem in favour of the Language side for sentences, too.

There are, however, still the Speech side aspects of the problem: saying things is not so much a matter of pronouncing individual words, but a matter of uttering sentences (- i.e. syntactically organised words -). It is here that the speech act concept enters the scene. There is no longer any point in opposing words to sentences and putting sentences in a category apart from words - it is not sentences, but acts of uttering that matter on the Speech side. The difference in construction complexity between words on one side and sentences on the other side is an interesting problem in itself, but it does after Chomsky have no longer any direct bearing on the Language/Speech distinction, because the single unit (word) and organised figure (sentence) both belong to Language.

3. Working out the comparison

In a Chomskyan perspective there are remarkable parallels between the word/sentence distinction of old and the new speech act/conversation distinction.

Once the categorial difference between sentences and speech acts has been grasped (sentences as types of word-constructions, speech acts as types of utterances), it might be revealing to imagine speech acts as construction units with regard to conversations, just as words can be seen as the construction units for sentences.

The point of comparison between words and speech acts is, of course, not their categorial status, but their relational status: they can enter into superordinate constructions - words to form sentences with, speech acts to conduct conversations with. There are different types of word classes - nouns, verbs, adjectives, adverbs, conjunctions, modal particles, interjections etc. In accordance with their syntactic and semantic characteristics they will occupy different positions in a sentence and play a different role with respect to its function as a whole.

The same applies to speech acts; there are different types of them and there are compatibility relations between them that regulate their succession and their pertinancy. Just as different words go to make up different sentences, and different sentences go to make up different texts, so, in certain respects, different speech acts go to make up different sequences and these in turn different conversations.

It should be clear that these parallels are to be strictly seen in a heuristic perspective. The question, whether this comparison will be sound and firm enough to yield any useful methodological results, is open to discussion. What is in fact implied by this comparison is the conviction that the units-and-rules-approach that has proved itself extremely useful in syntax, above all in generative transformational grammar, if applied properly, will be of some descriptive and explanatory value for various phenomena of speech, be it casual remarks or long-drawn conversations.

That sentences are not to be equated with speech acts seems trivial enough, but it seems necessary at times to make explicit what the relation between them actually is. (cf. Hundsniurscher 1993). Although most of the examples for speech acts are given in sentence form, the performance of a speech act is not bound to sentence form - it may be single word utterances (e.g. *Fire!*, *Thanks*, *Get out!*, *What next?*). Sentences are a special type of utterance forms - the ones that best agree with the well-formedness intuitions of the speakers. As ingredients of a speech act, sentences or any appropriate utterance form at that, play the role of conventional devices to be used by the speaker in order to bring about certain effects, illocutionary and perlocutionary ones, under appropriate circumstances. There are, as Searle has shown conclusively, rules that govern the use of the linguistic device (word or sentence) in communication. Seen under the perspective of their function in speech acts, sentences are organised in sets of functionally equivalent utterance forms - as functional paraphrases of each other. E.g. if I give someone a piece of advice, I may formulate different sentences to bring this about:

Take these aspirins.

You better take those aspirins.

If I were you I would try those aspirins.

There is nothing as good as aspirins in this case.

Why not try those aspirins?

Aspirins, what else?

What you need is some aspirins. and so on.

This goes to show that a speech act can be performed with different utterance forms; there is no determinism in the choice of an individual utterance form. Sentence stands to speech act, to use an example of Warnock's, in a relation as a bat to a home drive.

4. The Use of Language

As it stands, the categorial difference between Language and Speech can be explained by introducing the term 'use' into the discussion, as has been done in Ordinary Language Philosophy for some time. There are, of course, as in the case of 'meaning', several uses of the word 'use' in English. The way words are used in composing sentences is different from the way sentences are used in making statements, in giving out warnings, or in asking questions. The difference presumably lies in the functional range implied: the use of words (normally) does not exceed the syntactic and semantic contribution to sentence-formation; the 'use of sentences' is connected with the communicative purpose of the speech act in question. It is exactly the abstention of generative transformational grammar from explicating the purposes of sentence-production that makes it a comparatively barren theory of communication and of human thinking. Why should

we be so proud of our capacity for the production of well-formed sentences? What do we need them for? Sentence-production surely is not an aim in itself.

The difference between 'use of a word' and 'use of a sentence' is also reflected in the context of understanding. We normally do not say *I do not understand this word*, but rather *I do not know this word* and vice versa: We normally do not say *I do not know this sentence*, but rather *I do not understand this sentence*.

All this, to my mind, goes to show that words, phrases and sentences are just the proper linguistic devices used in conversation. There may, in conversation, isolated words be uttered and understood as appropriate contributions to the conversation (E.g. *When will you be back?* - *Tomorrow*. - *Alone?* - *No*. - *With whom?* - *My girl friend*.). The concept of use, makes it possible to characterise Speech as Language-in-Use.

5. Words versus Speech Acts

There seems to be one aspect of the mastery of language where the parallel between conversational structure (composed of speech acts) and sentence structure (composed of words) apparently breaks down. The (orthodox) speech act theory, developed by Austin and Searle, allows only for five global illocutionary types, and although there is a limited number of word classes ("Parts of Speech"), the sentences of a language usually show a certain regular distribution of classes of words in a sentence: Each well-formed sentence is supposed to contain at least one verb, together with one or two nouns as parts of noun phrases and the other word classes thrown in at appropriate places. Shall we say then, that a conversation is made up of e.g. at least one representative speech act and an appropriate number of others to make up a "well-formed" piece of conversation? Can the concept of well-formedness be in any way applied to conversational structure?

Here the respective status of word and speech act on one hand and sentence and conversation on the other have to be made explicit in order to get things straight.

Speech acts as illocutionary acts and as units of conversation are, of course, as different in nature as can be from words as lexical units and units of sentence formation. Both, however, stand in relation to the central feature of mastery of a language, namely the "creative aspect of language use" (Chomsky 1966, 3): "The essential difference between man and animal shows itself most clearly in the human language, especially in the ability of man, to formulate new statements that express new thoughts and adjust themselves to new situations." Chomsky does not attribute creativity to Language, but relates it to language use, i.e. to Speech. It is in Speech that creativity manifests itself, not in linguistic structure. This is most peculiar, considering the fact that nearly all efforts in linguistic research go into the description and explanation of Language and comparatively little into the exploration of Speech.

6. The concept of well-formedness

There are three main aspects of well-formedness with regard to sentences apart from morphological congruency:

- the proper linear arrangement of words or the positions of words in a string
- the syntactic and semantic compatibility of words
- the completion of a sentence or the necessary lexical completeness in a string

There seem to be similar requirements on the side of conversation notwithstanding fundamental differences in nature. A certain type of linear arrangement has been observed by discourse analysts of the Birmingham school (Sinclair/Coulthard) and of the Geneva school (Roulet/Moeschler/Egner) who refer to exchange patterns of a triadic type as building blocks of discourse structure.

In conversation analysis some of the most conspicuous types of adjacency pairs exhibit linear structure with fixed positions in the sequence, as Wunderlich and Henne/ Rehbock pointed out: question/answer-pairs, compliment/acknowledgement, etc.

As to compatibility of speech acts it may well be the case that a question can be countered by a question, (e.g. *Will you lend me your bicycle? What do you need it for?*) but it would be thought of as unusual if an information question were followed up by an concession (e.g. *Which is the nearest way to the station? - You are quite right.*). To be sure, the order of speech acts in a conversation is governed by different principles from those of word order, and there seem to be different types of affinity among speech acts.

It is considered as part of the competence of a speaker to be able to tell a complete sentence from an unfinished one. How can we explain this fact? There may be intuitions about the completeness of conversations, but they have, to my knowledge, never been investigated. It seems reasonable to suppose that intuitions of this kind are part of our communicative competence and will in most cases depend on the type of conversation in question. Quite a number of metalinguistic remarks bear witness of this fact: *We have been interrupted, We had to postpone final decision, We did not come to a conclusion, We did not reach agreement, We had to leave off, The discussion turned out to lead nowhere* etc.

The prominence of the concept of well-formedness in syntax derives from the fact that syntactic structure belongs to the expression level (Ausdrucksseite) which, as a prerequisite device for smooth communication, relies heavily on linguistic norms. The central interest in communication is, it seems plausible to suppose, obtaining communicative success: being understood and reaching one's goal of action. Flaws in the expression form tend to impede the course of conversation and to distract attention from the main task of achieving mutual understanding and conducting the conversation to a goal. The well-formedness of sentences can be seen as a guarantee for the technical perfection of talk, and this allows full concentration on what is at stake in the communication at hand. Conversations on the other hand seem to be drifting from

topic to topic and, in a number of cases, to be open-ended. This apparent formlessness - so most linguists seem to think - will not lend itself to a formal determination by manifest features of wellformed-ness like those of grammar. Two remarks are in order here:

- As long as "conversation" is taken to be mainly small talk in lessure ambiente, this seems plausible in a way, but then the question may be allowed why this type of communication should be thought of as the prototype of language use.

- There is ample evidence that the major part of our professional life is made up of serious interchange with other persons and that the results of conversations in form of agreements, transactions, information, guidance, instruction, etc. are eagerly aimed at and appreciated.

7. The units of conversation and the problem of internal structure

In order to characterize well-formedness on the level of conversation it is essential to get things straight with respect to the units of description and analysis and to the nature of the internal structure of speech communication.

There is an empirical approach to conversation analysis that concentrates on authentic pieces of conversation - one could consider it as a preoccupation with conversational surface structure - and this approach stresses turn-taking as the dominating feature of conversation; the units of conversation structure could thus be seen in the individual speaker's contribution to the conversation, i.e. the respective turns of speaker and next speaker. "Turn" as a unit of conversation recommends itself by its observable demarcation criteria; it can be counted and measured and allows on the basis of empirical statistics certain correlations to sociological and psychological parameters such as dominance relations between the speakers. Such findings will go into characterizing the speech situation and the roles of speakers in a sociological perspective.

It is, however, not easy to attribute specific communicative functions to the formal unit 'turn'. In order to understand what goes on in a conversation it is necessary to assess the specific communication value of the speakers' contributions. This brings the speech act into focus as a more promising candidate for a unit of analysis. As 'turns' are of varying duration (extension), a turn will be found to consist of one or more speech acts. The identification and delimitation of a speech act on the basis of the recorded utterance forms (within a stretch of authentic conversation) can in cases be a somewhat complicated matter, but normally a speech act can be correlated to a distinct utterance form, ranging from single words (*Yes, No; So what? Not again!*) to full sentences (*I saw the accident; What time is it?*) and even more complex syntactic structures (*Destroy the enemy aircraft carrier! This is an order.*).

There offers itself a simple concept of conversational structure as a concatenation of turns consisting of single or strings of speech acts. But this will only give a linear pattern picture, and not an impression of the internal functional structure that goes beyond an 'and-then' relation

between the units. It is obvious that Taylor/Cameron have approaches of this type in mind, and they are right in their criticism there. They are also right in pointing out, that a Searle format speech act concept cannot cope with the problem of connected discourse ("This means it is essential to go beyond the work of philosophers like Searle, who do not deal with connected discourse". Taylor/Cameron 1987, 61). We have to ask what lends communicative coherence to the individual contributions and what gets conversation going.

The single, isolated speech act, it would seem, is a rather undetermined part of conversation just as a single, isolated word is an undetermined part of a sentence. In order to raise them to the status of 'functional constituent' the relations between 'unit' and 'whole' have to be made explicit.

Speech acts as parts of a conversation have to be viewed and assessed under a dialogic perspective: A speech act as a form of linguistic action is goal-oriented in the twofold way mentioned above: to be understood and to yield a result. The first goal can be achieved by observing the linguistic conventions of the language in question (cf. Searle's essential rule: producing and issuing the proper utterance form in a speech situation); attaining the second goal is a matter of luck, because it is not in toto determinable by the speaker's intention itself, but depends on the cooperation of the partner in communication. Although the partner's reaction may not coincide with the speaker's expectation, the partner's reaction is nevertheless bound to lead to at least partial success. For instance: If Speaker One utters a directive and meets with a refusal, he will have scored in one respect: he has been understood by Speaker Two, and yet in another respect: insofar as he now knows what Speaker Two thinks of the matter. This seems to be the common denominator of all speech acts: to find out the partner's inclinations towards the speaker's communicated goal.

And this might well be the basis of the common communicative interest of the participants that keeps conversation going: finding out what the other person thinks of diverse matters and what he or she thinks of our opinions, expectations and feelings on those matters.

To return to the analytic problem: There is a dialogical affinity between the speech acts of Speaker One and Speaker Two in a conversation that determines the succession of speech acts. A stretch of conversation can be said to be well-formed if the communicative goals of the speakers are attained. The internal structure of a conversation is determined by the orientation of the speech act contributions towards the communicative goal in focus.

8. Two different approaches to internal structure

If it makes sense to consider conversations as coherent strings of goal-oriented speech acts there is still the problem of giving an overall characterisation of how and on what principles conversations are being conducted and what kind of analytical and descriptive approach will yield the best results.

There is one approach, commonly referred to as the 'communication dynamics' approach. (cf. Fritz 1994, 181). Among its basic assumptions we find the concept of an initial speech act that opens up a range of possible reactions which in their turn open up another set of possible reactions to each of the possible reactions to the initial move.

A stretch of conversation could (in an idealized form) be reconstructed as a sort stringing process of mutual speech acts chosen out of a set of reactive alternatives by the respective speakers according to strategic considerations. Each speaker will have to assess the conversational possibilities before him in order to make his choice and by this choice guiding his partner towards reactions bearing in some appropriate direction. A conversation then, can be seen, as it were, as a groping from reactive decision to reactive decision with some strategic concept in mind how to get on.

Another approach, which I dub the 'dialogue grammar' approach and of which I think it merits some preference, will take the first approach as a starting point and give it contour by taking a definite communicative goal for the conversation into consideration. In orientating themselves by certain communicative goals the speakers involved in a conversation follow a pattern of moves conducive to goal achievement. The principles of well-formedness on this level can be derived from the requirements of goal-attainment, the structures that comply to these requirements and are made explicit in linguistic description, I am inclined to call 'patterns of well-formed dialogue'. They are the structures that underly authentic stretches of dialogue. (cf. Hundsnurscher 1986) The knowledge that goes into the "constructing and construing" of these patterns is the main part of our communicative competence. The principles of 'purposeful dialogues' (cf. R. Power 1979) can be extended to other forms of conversation as well. The speakers involved in a conversation will normally know in what type of conversation they are involved and how to go on in bringing it to a successful conclusion. This implies that there are conventional patterns of dialogue, for instance planning talks, counseling talks, instruction talks, sales talks, bargaining talks, negotiating talks, conversion talks, disciplinary talks and so on. Although there may be variations from one case to another, it seems reasonable to postulate that there are conventional patterns for each of these types of talk, and they can be shown to have an internal structure that links certain moves in a systematic way to a specific communicative goal, such as working out a definite plan for operation, giving conducive advice, bringing someone to knowing or mastering certain things, getting someone to buy a certain thing or letting someone have a certain thing, coming to an agreement, getting someone to see things differently, getting someone to attend to his duties and so on.

There may be situations when we are not quite sure how to operate in communication so we will have to consider our action step by step, but in everyday life we find ourselves in a variety of standard situations where we can be rather sure that, in order to achieve communicative success we will have to follow certain patterns in conversation. Communicative competence, that human mental faculty that allows us to engage in meaningful and successful conversation -

is also in command of different levels of organisation. There seem to be short-range principles that are accounted for in the "communication dynamics" approach and long-range principles that are accounted for in the "dialogue grammar" approach that relies on goal-oriented dialogue patterns. They both can be well taken care of within a unit-and-rules methodology.

9. Extending the units-and-rules approach

It is here that I think Chomsky's methodological remarks come fully into their right; one has only to adopt them to the new subject matter of dialogues instead of sentences: Let me quote some of Chomsky's statements which he made about 30 years ago, and try to transform them into methodological principles for dialogue analysis. Chomsky writes: "The central fact to which any significant linguistic theory must address itself is this: a native speaker can produce a new sentence of his language on the appropriate occasion, and other speakers can understand it immediately, though it is equally new to them" (Chomsky 1964, 7). After the pragmatic turn in linguistics it seems pretty clear that people are not sentence-producing machines, but actors in various language games. The task for the dialogue analyst, if he thinks it worth-while to adhere to Chomsky's methodological principles, would be to make explicit the relations between speech act ('utterance') and (well-formed) sentence and to make explicit and give an explanation for the internal structure of communicative interaction in the form of speech act sequences just as Generative Transformational Grammar accounts for the internal organisation of sentences. "On the basis of a limited experience with the data of speech, each normal human has developed for himself a thorough competence in his native language. This competence can be represented, to an as yet undetermined extent, as a system of rules that we can call the grammar of his language" (Chomsky 1964, 8f.). I do not see any reason why Chomsky's concept of "a thorough competence in his native language" which he refers to as "the grammar of his language" could not be extended to "communicative competence", although I am well aware of the fact that in Chomsky's concept of language there is a close, almost exclusive connection between grammar and "rules for the production of well-formed sentences", but there is also Wittgenstein's broad use of the term 'grammar', so thinking of grammar as the overall "system of rules" that constitutes communicative competence is, I think, legitimate.

The same applies to the term 'rule' - there can be no doubt that there are different kinds of rules in a 'grammar' and Chomsky's rules for the production of well-formed sentences are different from Searle's rules for the non-defective performance of a speech act. So as far as people are capable of transacting a bargaining talk, an argumentation or an instruction talk and so on and are well aware of what they are doing, they have an intrinsic knowledge of how to go about in those transactions, which I think amounts to following certain rules, yet to be worked out. One might be inclined to think of communicative competence as encompassing all the

relevant language games, describable as dialogue types, that are common in a language society in order to fulfill all the communicative tasks that go into being a full member of that community. There is, of course, an evolutionary component involved. Mastering all the relevant dialogue types current in a community with equal mastery would be too strict a measure for communicative competence; some people are more versed in playing certain games than others. But the same goes for the mastery of well-formed sentences, as Chomsky himself points out:

"Knowledge of one's language is not reflected directly in linguistic habits and dispositions, and it is clear that speakers of the same language or dialect may differ enormously in dispositions to verbal response, depending on personality, beliefs and countless other extra-linguistic factors". The actual use of language obviously involves a complex interplay of many factors of the most disparate sort, of which the grammatical processes constitute only one. It seems natural to suppose that the study of actual linguistic performance can be seriously pursued only to the extent that we have a good understanding of the generative grammars that are acquired by the learner and put to use by the speaker hearer. The classical Saussurean assumption of the logical priority of the study of langue (and, we may add, the generative grammars that describe it) seems quite inescapable." (Chomsky 1964, 10f.). When talking of dialogue grammar I wish to refer to exactly this "logical priority". As I understand it, the methodological discussion in the last thirty years in linguistics has constantly turned around this point: what is hiding behind this "complex interplay of many factors of the most disparate sort of which the grammatical processes constitute only one"? What other factors are there? I think they are exactly those factors that have to be taken into consideration when moving from a syntax-based grammar of language to a speech act-and-dialogue-based grammar of communication.

I do not wish to make Chomsky into a fore-runner of dialogue grammar, his domain is formal syntax and not communication. What I, by quoting Chomsky, wanted to show are three things:

First: I want to attract attention to the fact that in order to do dialogue analysis one has to be well aware of the language concepts and the methodological principles of structuralism and generative transformational grammar, but one has to go beyond them and take the pragmatic turn: Language Use as human action in the form of speech acts and dialogues is to be seen as the building up of ordered underlying structures according to rules.

Second: Although there is a great break between viewing language as system and structure on one hand and taking aspects of language use into consideration on the other hand, there is no rupture in our linguistic tradition: the same methodological principles hold, there is consistency and continuity, and dialogue analysis ought not to be a deviation from linguistic tradition (as Taylor/Cameron suggest) but a new step in the main direction of linguistic progress.

Third: Especially in the writings of Chomsky and in the working out of the concepts of generative transformational grammar a high standard of methodological discussion has been reached in grammar methodology. When we look at semantics and at pragmatics one cannot

avoid the impression that methodological confusion reigns and that communication among linguists is very difficult; there are great divergences of concept as to the nature of their subject matter and the goals of linguistic research regarding conversation.

The empirically-oriented and text-based approaches to conversation analysis are still at great variance with the dialogue-type-oriented reconstructive approaches. One of the most urgent tasks for dialogue analysis as a new discipline is to try and conciliate these approaches.

Bibliography

- Austin, John L. (1962), *How to do things with words*, Oxford.
- Chomsky, Noam (1964), *Current Issues in Linguistic Theory*, The Hague.
- Chomsky, Noam (1965), *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge/Mass.
- Chomsky, Noam (1966), *Cartesian Linguistics*, New York.
- Egner, Inge (1988), *Analyse conversationnelle de l'échange réparateur en wobé*, Berne.
- Franke, Wilhelm (1990), *Elementare Dialogstrukturen*, Tübingen.
- Fritz, Gerd (1994), "Grundlagen der Dialogorganisation". In: Fritz, Gerd/Hundsnurscher, Franz (eds.), *Handbuch der Dialoganalyse*, Tübingen, 177-201.
- Henne, H./Rehbock, H. (1982), *Einführung in die Gesprächsanalyse*, zweite, verb. u. erw. Aufl., Berlin.
- Hundsnurscher, Franz (1986), "Dialogmuster und authentischer Text". In: Hundsnurscher, Franz/Weigand, Edda (eds.), *Dialoganalyse. Referate der 1. Arbeitstagung*, Münster 1986, Tübingen, 35-49.
- Hundsnurscher, Franz (1993), "Einige Überlegungen zur Syntax aus pragmatischer Sicht". In: *MLL. Neue Folge. Heft 3*. Ed. by C. van Lengen u. E. Rolf. 11-29.
- Moeschler, J. (1994), "Das Genfer Modell der Gesprächsanalyse". In: Fritz, Gerd/Hundsnurscher, Franz (eds.), *Handbuch der Dialoganalyse*, Tübingen, 69-94.
- Power, R. (1979), "The organisation of purposeful dialogues". In: *Linguistics* 17, 107-151.
- Roulet, E. (1989), "De la structure de la conversation à la structure d'autres types de discours". In: Rubattel, C. (ed.), *Modèles du discours. Recherches actuelles en Suisse romande*, Berne, 35-59.
- Ryle, Gilbert (1949), *The Concept of Mind*, Harmondsworth.
- Ryle, Gilbert (1961), "Use, Usage and Meaning". In: *Aristotelian Society*, Supplementary Vol. XXXV, 223-230.
- Saussure, Ferdinand, de (1960), *Cours de linguistique générale* (1916), publ. par Charles Bally et Albert Sechehaye, Paris.
- Searle, John R. (1969), *Speech Acts*, Cambridge.
- Searle, John R. et al. (1992), *(On) Searle on Conversation*, Amsterdam/Philadelphia.
- Sinclair, J. McH./Coulthard, M. (1975), *Towards an analysis of discourse*. The English used by teachers and pupils, London.
- Taylor, Talbot J./Cameron, Deborah (1987), *Analysing Conversation. Rules and Units in the Structure of Talk*, Oxford.
- Warnock, G.-J. (1971), "Words and Sentences". In: Wood, Oscar P./Pitcher, George (eds.), *Modern Studies in Philosophy - RYLE*, London, 267-282.
- Wittgenstein, Ludwig (1958), *Philosophical Investigations*, Oxford.
- Wunderlich, Dieter (1978), *Studien zur Sprechakttheorie*, Frankfurt a. M.

Sektion / Section I

**Allgemeine und strukturelle Aspekte -
Theorie und Methodologie
General and Structural Aspects -
Theory and Methodology
Aspects généraux et structuraux
Théorie et méthodologie**

Valérie Brunetière & Christiane Doizy

Du non verbal dans les interactions trielles à partir de séquences consensuelles et polémiques de films de fiction

1. Remarques préalables
 2. Méthodologie
 - 2.1 Point de vue
 - 2.2 Corpus
 - 2.3 Grilles descriptives
 3. Résultats de l'analyse du corpus
 - 3.1 Le jeu de la relation triangulaire
 - 3.1.1 Les figures spatiales
 - 3.1.2 Le jeu des regards
 - 3.2 Le regard alternatif
 - 3.3 L'ambivalence non verbale et la fonction de métonymisation
 - 3.4 Les rythmes
 - 3.5 Le mimétisme
 - 3.5.1 Le mimétisme agonale
 - 3.5.2 Le mimétisme consensuel
 - 3.5.3 Le mimétisme conciliateur
 - 3.5.4 L'embrayage mimétique / la fonction de médiation
 4. Conclusion
- Notes
Bibliographie

1. Remarques préalables

Nous avons intitulé notre communication : "Du non verbal dans les interactions trielles à partir de séquences consensuelles et polémiques de films de fiction". Des aspects linguistiques, il ne sera pas question ici. Sans doute cette communication est-elle d'ailleurs un peu décalée eu égard aux deux critères énoncés dans le titre de ce colloque, à savoir celui de la nouveauté, et celui du verbal. Car c'est du non verbal essentiellement dont nous traiterons, plus précisément dit du Gestuel ou kinésique. Nous ferons état dans un premier point de la méthodologie, du choix du corpus, en particulier. Un deuxième volet présentera les résultats de l'analyse de ce corpus. Enfin, un troisième volet développera quelques perspectives et hypothèses.

2. Méthodologie

2.1 Point de vue

Tout d'abord, des considérations sur le point de vue que nous tenons et qui peut s'énoncer synthétiquement de la façon suivante : *immanent, stratifié, et formel*. Le point de vue de l'immanence implique en premier lieu sur le plan méthodologique une stratification, qui s'opère à trois niveaux :

- Le premier est celui des comportements des locuteurs qui sont décrits séparément ; *une lecture intra-locutive* est donc possible.
- Une autre étape de stratification est celle qui *dissocie le verbal du non verbal* : pratiquement, cela signifie la description, d'abord de l'image sans le son, puis seulement alors, du son sans l'image, ceci afin de limiter les projections de la strate linguistique, plus symbolique, sur la strate non verbale.
- Enfin, troisième étape, les diverses articulations non verbales sont, en quelque sorte, *micro-stratifiées* : distances, postures, regards, gestes, mimiques.

Le point de vue de l'immanence implique également sur le plan méthodologique une *description formelle* : on entre par les signifiants, plutôt que par des signifiés d'ordre communicationnel, psychologique, sémantique, etc. Ne sont menées ni micro-analyse en termes de muscles (cf. Ekman 1984 dans Cosnier et Brossard), ni macro-analyse trop psychologisante (cf. Cyrulnik 1988) ; ni phonétique ou sémantique gestuelles. L'objectif est plutôt de mettre au jour les éléments non verbaux d'une phonologie, d'une syntaxe, et/ou d'une axiologie non verbale. Programme bien ambitieux que nous n'avons pas réalisé bien sûr, mais qui est en tout cas l'objectif épistémologique que nous nous donnons.

Les comportements non verbaux sont en effet à traiter comme des traits ou des indices (cf. Anne-Marie Houdebine 1990) dont la pertinence doit être constamment interrogée : des signifiants ou même des proto-signifiants (Joël Uzé) dont le signifié est à rechercher, car il ne va pas de soi. Sans doute le signifié non verbal se construit-il le plus souvent en *configuration*, c'est à dire par la présence simultanée de plusieurs signifiants, selon une spécificité que Frey (1984 dans Cosnier et Brossard) appelle "complexité gestuelle". L'interprétation ne doit donc pas être faite *a priori* mais *a posteriori*. D'où la mise au jour préalable des signifiants à tenir. C'est tout l'enjeu d'une étude des comportements non verbaux, lorsqu'elle ne s'attache pas à décrire les gestes, postures, mimiques, regards et distances, en tant que signes pleins déjà constitués dans une culture, mais lorsqu'elle se donne un autre objectif : celui de considérer le non verbal comme accueillant *les indices de l'interaction*, en l'occurrence ceux des interactions consensuelles ou polémiques, comme nous le présentons maintenant.

2.2 Corpus

Le corpus est constitué de séquences filmiques de type *fictionnel*, avec comme critère de pertinence la présence d'une *interaction trielle* (soit A B C), plutôt qu'une interaction duelle, afin d'examiner *le rôle du tiers* dans l'interaction, de questionner son éventuelle mobilité (pas uniquement dans le sens spatial du terme comme nous le verrons). Comme critère de pertinence également des tonalités interactionnelles ont été choisies : *consensuelles et polémiques*.

Le choix du corpus fictionnel est dû aux trois raisons suivantes : tout d'abord, un travail similaire a été réalisé au cours de deux années sur un corpus que l'on pourrait dire "en temps réel", à savoir un corpus de débats télévisés, ce qui a donné lieu à un ouvrage collectif.¹ Une envie d'aller voir ailleurs s'est donc fait jour, pour ma part du moins. Ensuite, comme je travaillais personnellement sur la notion d'Imaginaire Gestuel, et avais constitué des corpus que l'on peut dire de "représentations" ou "d'attitudes" non verbales, un corpus filmique fictionnel me paraissait pouvoir s'intégrer à cet objectif de recherche. Des strates, des niveaux d'analyse sont certainement liés à l'objet construit qu'est ce corpus filmique : strate narrative, esthétique, sociologique, strates d'énonciation filmique, etc. telles que la recherche de Christian Metz les met au jour, et dont il ne sera pas question, du moins pour le moment. C'est enfin pour une raison méthodologique que ce corpus a été choisi : Barthes présupposait que l'étude d'un système sémiologique avait plus de chance de mettre au jour une méthodologie adéquate si son objet était publicitaire, c'est à dire s'il était "intentionnellement mis en scène".² L'hypothèse est la même ici : les comportements non verbaux *mis en scène* nous rendront compte plus finement des messages de l'interaction car ces derniers sont pour ainsi dire *surmarqués*, et par là, la méthodologie pourra se modéliser d'autant mieux, y compris pour des corpus "en temps réel". En outre, on pourrait arguer que la gestualité de ce corpus fictionnel, n'est pas, elle, fictionnelle : elle se constitue bien sur la base de la gestualité quotidienne, culturellement codée, et ne semble pas aberrante mais vraisemblable ; en clair, toutes les séquences choisies pourraient bien être des séquences filmées en temps réel, même si l'argument filmique est parfois invraisemblable.

Les sept séquences filmiques sont donc extraites de :

- *Nikita*, de Luc Besson, avec une séquence consensuelle, mais possédant une micro-séquence conflictuelle qui sera résolue,
- *La tentation d'Isabelle*, de Jacques Doillon, avec une séquence conflictuelle, sans résolution c'est le cas également de *La rose pourpre du Caire*, de Woody Allen,
- *La guerre des roses*, avec une séquence consensuelle,
- *Un dimanche à la campagne*, de Bertrand Tavernier : une séquence conflictuelle et une séquence consensuelle,

- *Play Time*, de Tati, avec une séquence qui commence par un conflit et qui s'achève dans le consensuel.

2.3 Grilles descriptives

Notre objectif était de permettre une lecture aisée des intrastrates proxémique, gestuelle et visuelle. Surtout, de mettre en relation ces strates, pour analyser le jeu interstrate : tours de parole/tours de regards/gestualité. Notre objectif était donc d'analyser, grâce à un outil simple de type empirico-déductif, les interactions de ces strates dans l'interlocution, les interactions de "l'architecture du jeu discursif" (selon l'expression de Sinclair Foward³) ; "Le concept méthodologique descriptif vaut pour son pouvoir opératoire" d'après Charaudeau⁴ ; c'est dans cette perspective heuristique que nous nous sommes placées.

On peut voir que les grilles sont des tableaux à triple entrée :

- une forme est attribuée à chaque locuteur : triangle, cercle, carré : l'étude *intra*locutoire est donc possible, ainsi que l'étude *inter*locutoire, puisque les locuteurs sont visualisés sur la même grille.
- Sur l'ordonnée, une temporalité non verbale qui ne rend pas compte de la durée effective en temps réel. A chaque case correspond une unité non verbale, en temps synchronique. Le critère fondamental n'est pas le temps, mais la succession, le *changement* : à chaque changement non verbal, quel qu'il soit : distances, postures, gestes, mimiques, regards, correspond un changement de case.
- En abscisse, les interlocuteurs visibles, et les parleurs ou parleuses du point de vue verbal sont inscrits. Ensuite, toujours en abscisse, les indices non verbaux sont stratifiés selon les strates qui viennent d'être énoncées, soit proxémique, postures, regards, mimiques, gestes, avec des indices plutôt de type *macro-analytique*, éthologiques, susceptibles d'aménagement, de nuances, pour chaque séquence, comme /s'éloigner/, /s'approcher/, etc. et d'autres nettement *micro-analytiques*, comme les mouvements posturaux codés sur les trois axes spatiaux, rotation, penchaison, inclinaison. Outre le fait que les trois locuteurs sont présents sur la même grille, ce qui permet déjà, on l'a dit, une étude interlocutoire, quelques uns de ces indices font état d'un double statut : d'une part le cercle code l'émetteur de l'indice non verbal, d'autre part le coeur inscrit son destinataire. Ce qui nous permet de tenir le double enjeu : à savoir, *l'enjeu systémique et immanent et l'enjeu interactionnel* grâce à ce que nous avons appelé les sulfures interactionnelles, si l'on veut poétiser un peu le métalangage.

3. Résultats de l'analyse du corpus

Nous présentons maintenant quelques résultats de l'analyse de ce corpus de sept séquences filmiques, avec toutes les précautions qu'il faut avoir dans le cas d'un corpus aussi restreint : ces résultats ont davantage pour vocation de dessiner des pistes hypothétiques, ultérieurement exploitables cette fois sur un corpus plus conséquent, que de donner des assertions interprétatives.

Nous mettons en évidence le jeu de la triangulation, par les places et les regards, la succession des tours de parole et des tours de regards, la congruence, ou mimétisme entre les interlocuteurs.

L'objectif sous-jacent à notre premier critère qui est l'interaction trielle, et non pas duelle, est bien évidemment de cerner *le rôle du tiers* dans une interaction. Quel est-il ce tiers ? Car sa *mobilité statutaire* ne fait aucun doute : ce peut être le tiers narratif, celui qui fait les frais d'un non savoir, ou d'un quiproquo, le tiers chronologique, celui qui arrive le dernier sur la scène filmique, le tiers spatial, celui que la plus grande distance sépare des deux autres. Ou encore, le tiers verbal, celui qui possède le moins de temps de parole, le tiers énonciatif, celui qui entre dans le discours des deux autres sur le mode du *il* ou du *elle*, enfin le tiers gestuel, celui qui est le plus statique. Sans doute faudrait-il même ajouter un tiers visuel, à savoir celui que l'on voit le moins à l'écran, si l'on était dans l'optique d'une étude des interactions filmiques, en terme de capitaux visuels, ou de temps de parole, ou encore de tours de parole. Tous ces tiers ne se superposent pas, et l'on pourrait envisager une *typologie* à leur sujet. Le tiers est donc *mobile*, mais nous avons cherché à le fixer, dans un premier temps, selon une *perspective actancielle* : le tiers est ce *médiateur* potentiellement susceptible de résoudre le conflit, lorsqu'il y en a un, ou celui qui fait office de relais entre le questionnant et le répondant, dans les séquences consensuelles. Les résultats qui suivent s'orientent donc selon l'optique plus précise de cerner les *territoires non verbaux des acteurs de l'interaction trielle*. Kerbrat-Orrechioni (1987), reprenant Pike⁵, parlerait de ces "taxèmes", qui permettent le repérage des positions "haute" et "basse", selon Flahaut (1978) ; nous ajouterons, pour notre étude la position "médiane", celle du médiateur.

Les formes ont été codées de la façon suivante dans la grille :

- cercle pour le questionnant,
- carré pour le répondant,
- triangle pour le personnage médiateur.

3.1 Le jeu de la relation triangulaire

3.1.1 Les figures spatiales

Tout d'abord évoquons les figures spatiales, selon ce qu'on a appelé une **posturo-proxémique** : les personnages en se déplaçant, se rapprochant, s'éloignant, se reculant, etc. forment des configurations spatiales typiques. Par exemple, le triangle, qui en étant équilatéral, donne des places égales à chacun, ou le triangle isocèle, c'est-à-dire deux sur une ligne, et un troisième rapporté, non encore intégré, ou encore un triangle avec un angle très fortement aigu, mettant côte à côte deux personnages, tandis que le troisième est très éloigné ; les trois personnages peuvent être encore sur une ligne, avec des variations de distances entre chaque "duo" : toutes ces figures dessinent les places interactionnelles : A+B+C en distances égales, ou A et B en distance proche et éloignés de C, etc.

Un constat par rapport à cette triangulation posturo-proxémique : une triangulation proximale équilatérale n'est pas obligatoirement le signe qu'un conflit est résolu. Il semblerait qu'une des modalités spatiales possibles pour le conflit soit le *rapprochement*, pouvant aller jusqu'au contact, du moins dans les premiers temps du conflit, ce qui oblige les personnages à se reculer pour adopter une distance personnelle, selon la terminologie de Hall (1966), plus acceptable. Les issues conflictuelles réactualisent cette distance très proche. A contrario, il semble que les issues consensuelles aient pour effet d'*ouvrir le triangle* : entre autres stratégies, la focalisation sur un objet externe permet de passer à une étape ultérieure non négligeable : à savoir celle de passer à la résolution du conflit, en laissant une place à la médiation.

3.1.2 Le jeu des regards

Trois possibilités sont actualisables :

- *La réciprocité des regards* entre deux interlocuteurs qui dessine une figure que l'on pourrait appeler 2+1.
- *L'auto-centration*, au cours de laquelle aucun regard réciproque n'est échangé. Les trois regards sont intériorisés, ou centrés sur un objet qui peut être différent. L'auto-centration dessine une figure que l'on peut appeler 1+1+1.
- *Le circuit fermé* : chacun regarde un interlocuteur qui ne le regarde pas. La figure triangulaire ainsi formée par le fil des regards donne du 1 x 1 x 1. Il n'y a donc pas de feed-back visuel.

3.2 Le regard alternatif

La langue française nous propose diverses modalités pour qui regarde : *fixer* du regard, *poser* son regard, *jeter* un regard ; autrement dit, l'éventail des regards va de la permanence qui permet de captiver l'autre, à la fuite, interprétable encore comme un *regard de biais*. Le *regard posé* est à la fois *pesé* et *alternatif*. Ce regard intermédiaire (entre la fuite et la fixation) semble être précisément celui dont témoignent les personnages médiateurs du corpus : le regard du médiateur alterne de façon quasi équitable en temps et en durée, de l'un à l'autre locuteur, que ce soit le questionnant ou le répondant. Le médiateur-tiers dessine alors sa place dans la triangulation : il cherche dans la dyade verbale qui s'actualise, à se faire un territoire, et ce, en regardant tout autant celui qui est engagé dans la parole que celui qui est engagé dans l'écoute. Peu de dimensions corporelles sont sollicitées pour ce tiers muet verbalement, seul le *regard est actif*, et joue un rôle qui reste à définir plus précisément : embrayeur, prédicat, déictique légitimant, etc.

3.3 L'ambivalence non verbale et la fonction de métonymisation

Une autre série de résultats peut être effectivement regroupée sous cette rubrique qui examine ce qui se passe sur le plan non verbal lorsque le médiateur a la parole.

L'analyse de plusieurs séquences nous fait entrevoir que cette *alternance* sur le plan du regard, qui vient d'être repérée en situation d'écoute, s'exprime alors avec d'autres dimensions corporelles, en situation de parole. Par exemple une double orientation simultanément réalisée : *l'orientation du regard vers l'un des locuteurs et l'orientation de la tête vers l'autre* est ainsi une possibilité non verbale pour le médiateur d'inclure les deux interlocuteurs, lorsque nous sommes dans le cas d'un triangle, avec le médiateur à la pointe, c'est à dire face aux deux autres. Ou encore, selon un *processus métonymique*, sorte de transfert corporel, les *inclinaisons contraires* du buste et de la tête, le regard étant orienté dans la même direction que le buste, l'orientation de la tête fait alors office d'indice adressé à l'autre locuteur. La situation du tiers-médiateur semble donc particulièrement mobiliser cette "complexité gestuelle" dont parle Frey (1984 dans Cosnier et Brossard) et qui permet de produire des messages bivalents, comme le souligne Corraze (1992). Les signifiants mobilisés sont à ce titre de l'ordre *indiciel* : l'inclinaison posturale (tête et buste), l'orientation distribuée du regard, sont des indices constitutifs de ce que l'on pourrait appeler une *infra-communication*.

3.4 Les rythmes

Il apparaît que la séquence parlée est une architecture qui a sa rythmique propre. Le rythme est donné par un marqueur visuel ou gestuel.

Prenons l'exemple d'une conversation consensuelle. Les tours de parole entre les trois interlocuteurs sont précédés d'une rupture dans les échanges visuels. Cette rupture se repère par un marqueur visuel qui revient régulièrement avant que la phrase prosodique vocale ne soit terminée.

La grille utilisée montre facilement que :

- A parle à B, il y a échanges visuels entre A et B,
- B jette un regard à l'extérieur, vers C,
- B va ensuite répondre à A (et non pas parler à C comme on aurait pu le penser).

Le repérage chronologique sur la grille permet de voir *l'antériorité du tour de regard sur le tour de parole*.

Un autre exemple dans une séquence agonale : B parle à A, puis à C, revient vers A, puis vers C, en une succession parfaite.

Le jeu des regards montre qu'il y a échange entre B et A, tandis que C regarde A ; mais avant de changer d'interlocuteur, B jette un regard soit vers C, soit vers un objet (occasion de la discorde).

Les situations conflictuelle et consensuelle ne se distinguent en rien du point de vue de la distribution des tours de regard et des tours de parole. Dans les deux cas, on assiste à une séquence semblablement rythmée par des indices annonceurs des changements. Sorte de "préparation au changement", qui n'est jamais brutal.

On peut maintenant regarder de plus près la position du tiers. Ces marqueurs sont des taxèmes. La prise de parole se fait après un regard furtif vers le tiers. Comme si le tiers, exclu momentanément de la parole, était intégré par le regard dans le triangle conversationnel, même s'il n'en profite pas pour parler. Le tour de regard n'est donc pas nécessairement sollicitation à parler. Il apparaît que c'est le locuteur "en position basse" qui regarde le tiers exclu, et qui pourra même initier, déclencher, les tours de regards, comme on en verra un exemple précis plus loin, avec *Play Time*.

3.5 Le mimétisme

Un aspect a été particulièrement mis en évidence après analyse : ce que certains chercheurs, comme Schefflen (cf. 1992 dans Corraze), ont appelé *la congruence* dans l'interaction, et que nous déclinons ici sous le terme de "mimétisme" dû à Grice.⁶

3.5.1 Le mimétisme agonale

Le mimétisme agonale, tout d'abord : soit A et B en conflit, et C, tiers écarté mais néanmoins présent non verbalement. C'est volontairement que l'on rassemble ici ces deux notions, qui sont souvent opposées : car il semble bien qu'un mimétisme existe de façon non négligeable dans les interactions conflictuelles, qui posent donc les acteurs dans une relation agonale. Cela remettrait peut-être en question, au moins partiellement, l'interprétation psychologique qui est faite parfois et selon laquelle le taux de congruence (ou mimétisme) peut être corrélé au degré consensuel d'une interaction : plus le consensus s'exprimerait, plus on se renverrait, en miroir, les signes non verbaux de l'autre. Outre le constat tout-venant qu'un mimétisme peut parfois être le signe d'une pathologie non moins grave (voir *Zelig*, de Woody Allen) qu'une absence totale de mimétisme (de type autistique), il semblerait que les comportements mimétiques puissent rendre compte parfois de l'incapacité à sortir d'une tonalité conflictuelle. Ainsi au cours d'une séquence d'interaction conflictuelle, pendant laquelle le tiers médiateur est écarté, verbalement du moins, (car il reste actif au niveau de son regard, alternatif, comme on l'a vu précédemment), on voit le déroulé suivant :

Le questionnant et le répondant passent par une première phase de *mimétisme différé* : les changements posturaux tels que mains sur les hanches, ou jointes, les auto-déictiques, les supinations, et surtout le comportement posturo-proxémique de se retourner vers le tiers médiateur, sont produits avec un rythme qui reste à étudier plus finement, mais qui montre tout de même que les indices se suivent dans un temps très court, de l'ordre d'une demi à deux secondes. A remarquer que *c'est principalement le questionnant qui va initier les changements*, le répondant étant alors dans la position de mimétisme.

Une seconde phase survient, au cours de laquelle *le mimétisme sera synchronisé* : se détourner de l'autre, faire une moue, produire un regard out, sans destinataire, puis mettre ses mains aux hanches, produire des auto-déictiques, puis des déictiques vers le tiers, etc. Au coeur de la polémique donc, on peut observer cette congruence maximale synchronique.

Une troisième phase, au cours de laquelle une "rupture de contrat de communication", selon la terminologie de Patrick Charaudeau (1991 dans *La télévision*), est amorcée : on retrouve un *mimétisme différé*, à savoir le répondant produit le premier un comportement de rupture : il se détourne de son interlocuteur, produit un regard bien codé culturellement de type lever les yeux au ciel, suivi par un comportement auto-centré, mettre son visage dans ses mains ; *c'est le questionnant cette fois qui se retrouve dans la position mimétique* : il va, immédiatement après, renforcer cette voie de rupture communicationnelle, en levant les bras au ciel (où l'on peut voir là encore la fonction métonymique à l'oeuvre : des /yeux au ciel/ on passe à l'amplification gestuelle /bras au ciel/) puis en se retournant et s'éloignant du répondant.

3.5.2 Le mimétisme consensuel

Quant au mimétisme consensuel, et non plus agonale, actualisé par A et B qui donnent une image consensuelle d'eux-mêmes au médiateur C, il sélectionnerait une dimension spécifique du mimétisme, à savoir *la synchronicité*. En effet, la posturation proche, voire le contact, et l'échange simultané des regards sont actualisés. La synchronicité est, semble-t-il, le critère déterminant et subsumant, à savoir que le différé dans les comportements n'apparaît pas. Les personnages sollicitent ainsi, par diverses stratégies d'accroche, la production de comportements synchroniques : par exemple, un personnage (Marco dans *Nikita*) sollicite, en insistant posturalement et par le regard, sa compagne de tourner ses yeux vers lui ; ce qu'elle va faire d'ailleurs, avec le sourire en plus.

3.5.3 Le mimétisme conciliateur

Pour le mimétisme conciliateur, c'est à dire quand A et B veulent se concilier les bonnes grâces de C, le critère serait autre : C'est la dimension cette fois du *mimétisme direct* qui semble devoir être activée de façon déterminante ; dans le cas de personnes cherchant à réparer une erreur par exemple, on observe :

La *déstructuration des postures inclusives* (cf. Schefflen 1992 dans Corraze) selon un triangle équilatéral, à savoir l'angle de chaque corps par rapport aux deux autres n'est plus à 45° ; les deux "réparateurs" sont côte-à-côte et se positionnent de face par rapport au troisième.

Un *comportement en mimétisme direct* : par exemple, ils vont produire un déictique, une supination ou une inclinaison du corps, vers le troisième en utilisant leur bras droit tous les deux (*Play Time*).

3.5.4 L'embranchement mimétique / la fonction de médiation

Enfin, une dernière rubrique met au jour ce que l'on a appelé *l'embranchement mimétique*, en lien avec *la fonction de médiation*. La première notion indique qu'il s'agit d'un mimétisme en différé, particulièrement analysé dans une micro-séquence (5 secondes) de *Play Time* et dont voici la trame narrative, pour que ce qui suit soit plus clairement transmis : le questionnant-attaquant (le directeur) apostrophe le répondant-attaqué (Tati), et le médiateur (le vendeur) arrive sur la scène. Notons que Tati voit le médiateur avant le directeur, d'où un premier regard bref vers le médiateur, ainsi qu'une réorientation posturale qui actualise une *inclusion* : l'attaqué prépare la place du médiateur, qui s'intègre et par là transforme l'espace duel en espace triel. Le

rythme complexe des regards et leur fonction d'embrayage ont fait l'objet d'un éthogramme précis, tandis que sur le plan verbal, aucun changement ne survient : le directeur parle toujours.

Chaque ligne correspond non pas à une durée, mais à un *changement*. Chaque case doublement entourée marque qui est à l'origine du changement. Les flèches qui partent de certaines cases indiquent le comportement mimétique induits. Les échanges de regards sont repérés sur les triangles. A remarquer, la triangulation des regards qui commencent par une relation fermée au début de cette interaction à tonalité conflictuelle : cette triangulation actualise en effet *une circulation à sens unique* (circuit fermé) des regards et neutralise les convergences (A et B vers C) et les échanges duels (A vers B, B vers A). Ce triangle fermé laisse place ensuite à une série de triangulations ouvertes, qui voient émerger des convergences et des échanges. Enfin, une triangulation défaite surgit, complètement ouverte, en l'occurrence focalisée sur un objet extérieur et non sur les interactants, ce qui va précisément laisser une place à la médiation du troisième, du tiers-médiateur.

C'est le *repérage qualitatif* des changements qui nous permet de préciser cette notion d'embrayage mimétique : Tati est l'initiateur des changements. Les changements de regards du médiateur (le vendeur) semblent ainsi pré réglés, préfigurés, ou encore embrayés par ceux de Tati. Le regard du médiateur est effectivement de type alternatif, comme on l'a fait repérer précédemment, mais ces alternances sont d'abord effectuées par Tati, qui anticipe nombre de changements. On pourrait alors faire l'hypothèse suivante : cette stratégie d'embrayage mimétique ne serait-elle pas une demande insue de défense de la part de Tati vis-à-vis de ce médiateur ? A savoir qu'il existerait un *mimétisme à l'envers*, produit par l'attaqué, et qui "montrerait" (avec guillemets car nous sommes sur le terrain de l'*infra-communication*, que l'on pourrait dire inconsciente ou insue) au médiateur ce qu'il a à faire pour qu'il puisse avoir sa place dans l'interaction.

4. Conclusion

En conclusion, nous pouvons dire que tous les événements conversationnels donnent lieu à d'incessantes "négociations à trois" explicites et implicites ; cette dimension trielle semble activer, de façon déterminante, la *fonction illocutoire du non verbal*. Par ailleurs, la distinction consensuel-irénique / conflictuel-agonal ne semble pas pertinente du point de vue de certains registres non verbaux, concernant le rythme des tours parole/regard, ainsi que la congruence, ou mimétisme. Enfin, la notion d'embrayage, liée à la fonction de médiation semble être une piste intéressante à exploiter.

En ce qui concerne les hypothèses, il nous faut rappeler que l'étude ce corpus fictionnel a comme premier objectif, par ces surmarquages gestuels, d'ouvrir des pistes qui pourront être exploitées dans des corpus que l'on peut dire "en temps réel". Corrélativement, l'hypothèse suivante est lancée : si les gestes-signes, ou emblèmes comme les appellent Ekman (1980 dans *Aspects*), commencent d'être aujourd'hui répertoriés selon leurs diversités culturelles, les gestes-indices sont en revanche peut-être un peu laissés pour compte dans cette perspective interculturelle, même si les travaux de certains chercheurs, Frey entre autres, que nous avons cité à plusieurs reprises, témoignent d'une avancée dans ce domaine des gestes indices, ou infra-communicatifs, ces synchronisateurs dont parle Cosnier (1982) et dont il reste à définir la frontière avec ce qu'il appelle les extra-communicatifs. Qu'en serait-il alors de cette gestualité indicielle et de ses rapports avec la gestualité symbolique (les quasi-linguistiques de Cosnier) que l'on sait codée par les cultures ? Est-elle dépendante de cette dernière ? Est-elle essentiellement situationnelle ? Ou bien transculturelle dans ses modalités ? Par exemple, existe-t-il un mimétisme agonal partout ? Une triangulation ouverte des regards ? Ou certaines cultures fonctionnent-elles davantage, à trois, avec une triangulation fermée ?

Une autre perspective peut être explorée, dont nous n'avons pas donné d'éléments ici, et qui concerne l'interaction entre verbal, particulièrement la strate énonciative, et non verbal. En effet, une étude des *traces énonciatives* pronominales ainsi que des prénoms peut être intéressante à mener ultérieurement : l'une des pistes concerne l'utilisation de la référence *il/elle* pour le tiers en position d'objet de discours des deux autres et le fait que cet objet de discours puisse être ou non l'objet des regards, par exemple, comme processus d'intégration, à différents degrés, du tiers. L'opposition prénom/pronom dans l'utilisation d'une nomination peut donc donner lieu à une recherche ultérieure : il semblerait, mais ceci doit être vérifié dans d'autres corpus, que les femmes ont un emploi préférentiel pour le prénom, qu'il soit en position de *tu* ou de *il*, tandis que les hommes pronominalisent davantage, lorsque le tiers est en position de *il/elle*. Ceci avec peut-être une typologie des regards à affiner, dans des corpus toujours filmiques, afin qu'une dimension représentationnelle, en lien avec la variable sexuelle, puisse être dégagée. Nous serions alors davantage sur le terrain de la *signification non verbale*, qui n'est pas celui de la communication non verbale, et dans le cadre d'une sémiologie Gestuelle, plus que dans celui de l'analyse conversationnelle des interactions.

Enfin, comme autre terrain exploitable, le rôle du tiers dans une interaction trielle, et le postulat qu'à trois, ce n'est pas comme à deux. Un travail pourrait donc consister d'une part à explorer plus finement les typologies de tiers possibles, et par exemple donner lieu à une exploitation sémio-psychanalytique, et d'autre part à interroger les schémas de communication actuels, qui ne semblent pas donner de place au tiers, dans l'interaction ; ces schémas sont conçus de façon binaire, même lorsqu'ils sont circulaires⁷ ; on fait précisément comme si à trois, c'était comme à

deux, et cette simplification épistémologique est peut-être à questionner : que transforme la prise en compte du tiers dans les typologies communicationnelles ? Simple déplacement ou redondance ? ou nécessité d'une refonte théorique ?

Notes

1. Voir bibliographie. Le travail de plusieurs groupes - Visuel (G. Lochard et J.-C. Soulages), verbal (P. Charaudeau et A. Croll), gestuel (A.-M. Houdebine et V. Brunetière), intonation (D. Laroche-Bouvy) et réception (C. Chabrol et Y. Gormati) - s'est dans un premier temps effectué séparément, de façon intra-strate. Ensuite seulement, un travail inter-strates a été mené.
2. Barthes, R., "Rhétorique de l'image", dans *Communications* 4, Paris, Seuil, 1964. La critique doit être faite cependant de cette notion d'intentionnalité que l'on doit remettre un tant soit peu en question si l'on veut intégrer la notion d'inconscient, d'insu, à l'analyse sémiologique.
3. *An analysis of discourse*, Oxford, 1975.
4. Patrick Charaudeau, *Langage et discours. Éléments de sémio-linguistique*, Paris, Hachette, 1983, 175 p.
5. Pike, A.-L., *Language : in relation to a unify theory of the structure of human behavior*, 1960.
6. Grice, H.-P., "Logic and conversation, Syntax and semantics : speech acts", Cole P., Morgan J. (eds), New York, Academic Press, p. 41-58, article traduit dans *Communications*, 30, p.57-72, 1979.
7. Comme celui présenté par l'école de Palo Alto, voir dans bibliographie, *La nouvelle communication*.

Bibliographie

1. Cosnier, J., Coulon, J., Berrendonner, A., Orecchioni, C., *Les voies du langage. Communications verbales gestuelles et animales*, Paris, Bordas, 1982, 329 p.
2. *La communication non verbale*, sous la dir. de J. Cosnier et A. Brossard, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1984, 244 p. Voir particulièrement l'article de Frey, S., Hirsbrunner, H.-P., Florin, A.-M., Daw, W. et Crawford, R. : "Analyse intégrée du Comportement non Verbal et Verbal dans le Domaine de la Communication", ainsi que l'article de Ekman, P. et Friesen V. : "La mesure des mouvements faciaux".
3. *Ethologie des communications humaines. Aide-mémoire méthodologique*, sous la dir. de R. Pléty, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993, 206 p.
4. Kerbrat-Orrechioni, C. et Cosnier, J., *Décrire la conversation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987, 394 p.
5. Corraze, J., *Les communications non verbales*, Paris, Puf le psychologue, 1re éd. 1980, 4e éd. mise à jour, 1992, 252 p.
6. *Le visage sens et contresens*, coord. par B. Cyrulnik, Paris, Eshel, 1988, 181 p.
7. Flahaut, F., *La parole intermédiaire*, Seuil, 1978.
8. Hall, E.-T., *The hidden dimension*, New York, 1966, éd. française, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971, 254 p.
9. Houdebine, A.-M., "La communication gestuelle. Étude sémiologique", dans *L'interaction communicative*, sous la dir. d'H. Parret et A. Berrendonner, Berne, Frankfurt, Peter Lang, 1990, 20 p.
10. Bateson, G., Birdwhistell, R., Goffman, E., Hall, E.-T., Jackson, D., Schefflen, A., Sigman, A., Watzlawick, P., *La nouvelle communication*, textes recueillis et présentés par Y. Winkin, Paris, Seuil, 1980, 372 p.
11. *La télévision. Les débats culturels "Apostrophes"*, sous la dir. de P. Charaudeau, Paris, Didier érudition, 1991, 388 p. Voir les articles de A.-M. Houdebine : "La mise en scène gestuelle" et "Du Gestuel", ainsi que les articles de V. Brunetière : "La construction du rituel : l'espace et le temps d'un geste", "La dynamique des échanges gestuels", "L'interstrate : le point de vue du gestuel" et "Les outils d'analyse du gestuel".
12. *Aspects of non verbal communication*, sous la dir. de W. von Raffler-Engel, Lisse, Swets and Zeitlinger B.-V., 1980, 379 p. Voir particulièrement l'article de P. Ekman, "Three classes of non verbal behavior".

Patrick Charaudeau

Y a-t-il un sujet de l'interlocution ?

1. De l'existence d'un sujet du discours
 2. Les caractéristiques du sujet de l'interlocution
 3. L'espace de locution
 4. L'espace de relation
 5. L'espace de thématization
 6. Conclusion
- Notes

1. De l'existence d'un sujet du discours

La question du sujet en sciences du langage est une question complexe, à un double titre.

D'une part parce qu'il est difficilement concevable de traiter cette question sans tenir compte des autres domaines des sciences humaines et sociales dans lesquelles cette notion est centrale, d'autre part parce que, à l'intérieur des sciences du langage, il existe des points de vue théoriques différents dont les uns ignorent le concept même de sujet et d'autres en proposent des définitions radicalement opposées.

Pour ce qui concerne le champ des sciences humaines et sociales on peut rappeler rapidement, sans les discuter ici, trois grandes problématiques.

L'une issue de la philosophie cartésienne : le sujet est le "cogito", c'est-à-dire l'être se posant comme "être pensant", et non seulement se posant ainsi mais se faisant exister à travers celui-ci : «cogito ergo sum».

L'autre issue de la philosophie contemporaine, plus particulièrement de la philosophie phénoménologique, qui pose que la naissance du sujet se fait parallèlement à la naissance de la "conscience de soi" laquelle résulte d'une double interaction entre le Moi et l'autrui, l'être individuel et l'être collectif : *la conscience de soi est consubstantielle de la conscience d'autrui*.

On peut dire que c'est dans cette même problématique que le sujet, être essentiellement social, sera défini d'après ce qui le légitime socialement et le fait du même coup représentant de valeurs collectives qui seront appelées selon les cas "idéologies", "représentations", "habitus" ou "capital".

Enfin, une problématique issue de la réflexion psychanalytique (de Freud à Lacan), dans laquelle le sujet — alors sujet de l'inconscient — n'existe que comme *émergence*, dans ce qui

se fracture, se lézarde, dans l'apparente homogénéité et cohérence du discours, autrement dit affleure dans les ratés du manifeste (les lapsus).

Pour ce qui concerne le champ des sciences du langage, on rappellera, tout aussi rapidement, qu'il est deux façons de poser le problème du sujet :

L'une pose la "transcendance" du sujet ou, ce qui revient au même, son absence. La langue, qu'elle soit objet constitué en structures (structuralisme) ou machine à générer des phrases (générativisme), existe comme si l'émetteur et le récepteur, le locuteur et l'interlocuteur, l'écrivain et le lisant étaient les mêmes, faisaient symétriquement les mêmes opérations. Structuralisme et générativisme ont donc en commun ce postulat que la langue est construite-produite par un locuteur-auditeur qui est *un*, donc sujet unique, idéal, donc absent : le sujet ici c'est la langue elle-même.

L'autre façon de poser le problème du sujet, en sciences du langage, est plus complexe. Celle-ci ne considère plus la langue et ses systèmes, mais le discours comme mise en œuvre d'un enjeu de sens dépendant d'une situation et se construisant en relation avec l'autre du langage.

Cependant, ici deux grandes tendances se font jour :

— l'une, interne au langage, qui cherche à décrire comment s'instaure cette relation entre locuteur et auditeur à l'intérieur même de la mise en œuvre du discours. C'est la problématique, si bien définie par Benveniste, de la "subjectivité" et — faudrait-il ajouter — de l' "intersubjectivité" dans le langage qui a donné lieu aux différentes théories linguistiques et pragmatiques de l'énonciation ;

— l'autre tendance, plus centrifuge, qui cherche à articuler les productions discursives avec les valeurs sociales dont elles témoignent, via un énonciateur qui n'est plus individuel mais collectif, sociologique, voire idéologique. On est là dans une problématique "sociolinguistique" dont on sait qu'elle peut être théorisée différemment selon l'identité que l'on donne à cet être collectif (voir M. Pêcheux, M. Foucault, la sociolinguistique nord-américaine, P. Bourdieu, etc.).

Dès lors, en Analyse du discours se pose le problème de la nature d'un sujet du discours, que je propose de poser en ces termes, à la suite d'une remarque de R. Barthes¹ : le sujet du discours est-il un *ça* ou un *je* ?

Sans nier l'hypothèse que tout sujet parlant serait porteur d'inconscient et, en même temps, témoin (plus ou moins conscient) de valeurs collectives du groupe social auquel il appartient (réellement ou imaginativement), on peut défendre cette autre hypothèse qui veut que la mise en discours se fasse à travers un *processus d'individuation* dont énonciateur et destinataire sont les agents.

Ce processus d'individuation consiste à construire du sens à travers des actes de discours, à l'intérieur d'un échange (que celui-ci soit interlocutif ou monolocutif). Dès lors peuvent être déterminés plusieurs types de sujets à des niveaux différents :

— un sujet *parlant* et un sujet *recevant-interprétant* dans la mesure où peuvent être distingués deux types d'action dans lesquels sont engagés les partenaires d'un acte de langage, chacun ayant un rôle propre et devant réaliser des opérations propres : le sujet *parlant* est engagé dans un processus onomasiologique de mise en œuvre d'une intentionnalité, le sujet *recevant* est engagé dans un processus sémasiologique de décryptage pour comprendre et interpréter.

— un sujet, *être agissant*, et un sujet, *être de parole*, dans la mesure où les sujets parlant et interprétant peuvent être dédoublés au nom d'une double identité, externe d'*acteur social* et interne d'*acteur langagier*, les deux aspects de cette identité intervenant dans la construction du sens (les performatifs, évidemment, mais aussi tous les autres actes de langage).

— en continuant à descendre dans la spécification des situations d'échange langagier, il reste à se demander si l'on peut considérer qu'il existe des caractéristiques propres au sujet de l'*interlocution* par opposition à un autre que l'on appellera le sujet de la *monolocution*, et si chacun de ces sujets peut à son tour être typifié d'après son comportement langagier selon la situation d'échange dans laquelle il est engagé.

Mon propos est de montrer que le sujet de l'interlocution a des caractéristiques comportementales qui lui sont propres, c'est-à-dire différentes de celles du sujet de la monolocution.

2. Les caractéristiques du sujet de l'interlocution

En m'appuyant sur une précédente communication² qui concernait plus particulièrement l'interlocution et en en généralisant les définitions, je propose de considérer que tout sujet, lorsqu'il veut parler, doit résoudre trois problèmes :

— comment *entrer en parole*, c'est-à-dire fonder son acte de langage en intention vis-à-vis de l'autre ?

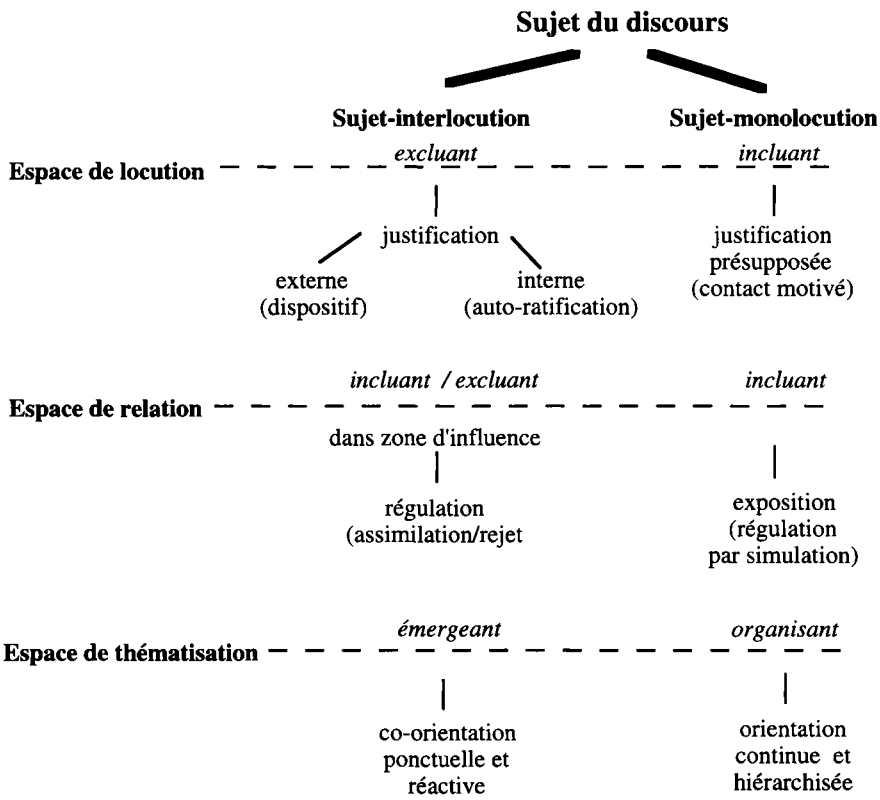
— comment *se positionner par rapport à l'autre*, et quel type de relation établir avec celui-ci ?

— comment *organiser et problématiser* le contenu de ce qu'il va dire ?

Ceci détermine trois "espaces d'insertion du sujet" que l'on peut appeler : espace de *locution*, espace de *relation* et espace de *thématisation-problématisation*.

Je me propose d'examiner les caractéristiques propres au sujet engagé dans un acte interlocutif lorsqu'il s'insère dans chacun de ces espaces, et ce en contraste avec celles du sujet engagé dans un acte monolocutif.

TABEAU



3. L'espace de locution

En général

Parler c'est toujours parler à un autre, donc dans une relation. La conséquence est que parler, c'est :

-) *initier un espace de parole* dans lequel se trouvent impliqués les deux partenaires de l'acte de langage (sujet parlant/sujet recevant) qui sont, dès lors, *en contact* l'un avec l'autre. On dira que le sujet parlant est l'*initiateur* de l'espace de locution.

-) se *poser comme je* dans cet espace de parole, c'est à dire signifier que ce qui est énoncé est la propriété d'un *ego* (Benveniste³). Le sujet parlant est ici *principe et origine* du discours produit.

-) *inclure l'autre* dans cet espace de parole, c'est-à-dire signifier que ce qui est énoncé le concerne, que ce qui est énoncé est énoncé ainsi parce que c'est à lui qu'il est adressé et non à un autre. L'autre est donc obligatoirement impliqué par le sujet parlant. On dira que le sujet parlant est un *interpellateur*.

On voit que parler, c'est à la fois : *prendre possession* de la parole et *entrer en contact* avec l'autre en *l'incluant* mais en lui imposant momentanément cet espace.

D'où le problème, pour tout sujet parlant, de sa *légitimité* : comment justifier son droit à cette *possession* (appropriation par l'*ego* qui exclut le *tu*) et à cette *imposition* (dans laquelle le *tu* est inclus) ?

Réponse :

— par l'*institutionnel* qui, dans une situation de communication donnée, donne au sujet statut pour parler (pour "être parlant"), statut qui doit être reconnu par les autres (Ex : situation de conférence, situation de classe, etc.) ;

— par la *ritualisation des pratiques sociales* qui justifie de façon conventionnelle certains types de rapports (Ex : envoi de cartes postales, présentations dans des réunions non officielles, rencontres de rue, conversations amicales, etc.) ;

— par l'*auto-justification* de son intervention qui est à la mesure de l'enjeu de l'échange et qui explique pourquoi on parle et on implique l'autre (Ex : lettre de revendication, «si vous permettez je voudrais ajouter...», « vous oubliez que ...», «à cela il faudrait ajouter que ...», etc.).

Dans l'interlocution

Le sujet parlant n'est pas nécessairement l'initiateur de l'espace de locution. Souvent, il doit s'insérer dans un espace déjà existant, où d'autres ont un droit plus ou moins égal à la parole, ce qui crée une situation de présences exclusives les unes des autres (imposant une règle du "ne pas parler en même temps").

Donc dans une interlocution l'espace de locution n'appartient à aucun des partenaires de l'échange, mais en même temps chaque fois que l'un d'eux s'y insère il se l'approprie comme *je* en en désappropriant l'autre de façon radicale (même si c'est momentanément).

Dans la *monolocution* rien de tel, puisque le sujet parlant, initiateur de l'espace de locution, n'ôte la parole à personne (s'il faut prendre connaissance de plusieurs écrits, ils seront consultés successivement, et il y sera répondu successivement ; en situation de conférence on attend la fin, pour poser des questions). Ici, le sujet parlant est "contactant", et donc "incluant". L'autre, et du même coup la justification se trouve être présupposée.

Le sujet de l'interlocution, en revanche, est un *ôteur de parole* («ôte-toi de là que j'm'y mette») qui brise (momentanément) la coexistence des participants, et qui exclut physiquement l'autre. On dira que le sujet de l'interlocution est un sujet *excluant* l'autre.

Dès lors, pour que cette exclusion soit supportable et que la co-existence des partenaires soit possible, il faudra des moyens discursifs forts pour justifier le «j'arrive» et le «je vous exclue».

Ces moyens de justification sont de deux ordres :

- *externe à l'acte de langage*, par le statut et la distribution des rôles qui sont prévus dans le dispositif d'échange (Ex : débat et toute situation d'échange organisée)
- *interne à l'acte de langage*, par des marques d'énonciation qui sont destinées à préparer, excuser et motiver la prise de parole (*auto-ratification*)⁴.

Ex. : «Oui, d'accord, mais...», «C'est-à-dire que...», «Voilà pourquoi...», «Moi, je crois que...».

Pour étudier cet espace de locution nous avons défini des outils d'analyse qui nous permettent de décrire les "modes de prises de parole" et les "modes de passage" de la parole⁵.

4. L'espace de relation

En général

Dans l'espace de parole initié par le sujet parlant, l'autre, avons-nous dit, s'y trouve impliqué, par définition, comme sujet adressé. Mais cette fois, il s'agit du type de relation qui s'établit entre le *je* et le *tu* du point de vue de l'influence que le sujet parlant peut avoir sur l'autre de

façon à l'amener sur son territoire de pensée (assimilation) ou au contraire pour l'en écarter (différenciation-rejet).

Dans l'interlocution

L'autre, l'interlocuteur, peut de par sa présence physique et son droit à prendre à son tour possession de la parole, résister ou jouer son propre jeu dans le rapport d'influence, l'acceptant, le refusant ou le déplaçant. Il s'instaure donc entre les interlocuteurs des rapports de domination/soumission, de hiérarchisation, d'attaque/contre-attaque ou de connivence, bref une lutte discursive pour la conduite des échanges qui consiste à *assimiler* l'autre ou à l'*exclure*.

Dans la *monolocation*, l'autre n'est pas présent physiquement et ne peut interagir dans le même temps d'énonciation. La lutte discursive, toujours possible ne pourra se faire que par *simulation* (anticiper ou imaginer les réactions-objections de l'autre), ou dans la *succession* (échange de lettres ou de déclarations dans lesquelles les arguments de l'autre sont systématiquement repris)⁶.

On dira que le sujet de l'interlocution ne peut être qu'un sujet *incluant/excluant*, c'est-à-dire *régulant* les mouvements d'assimilation/rejet de l'autre, alors que le sujet de la monolocation est un sujet qui *inclut* l'autre en *exposant* son jeu d'influence.

Le sujet de l'interlocution est condamné à *réguler* l'échange in situ, en passant soit par l'*organisation énonciative* ⁷, soit par l'*organisation du contenu thématique* de son discours.

Pour étudier cet espace de relation interlocutive nous avons défini des outils qui permettent de décrire les "modes d'intervention" et les "enchaînements thématiques"⁸.

5. L'espace de thématisation

En général

L'*espace de thématisation* est, à l'intérieur de l'espace de parole, le lieu où est traité et organisé un univers thématique ("ce à propos de quoi on parle").

Ce traitement consiste à *problématiser* cet univers en :
—choisissant une *identité discursive* : *décrivant* (si on décrit), *narrant* (si on raconte), *argumentant* (si on argumente).

—*se positionnant* par rapport à un *système de valeurs* auquel on *adhère* (Pour), que l'on *rejette* (Contre), que l'on *discute* (Pondération).

—*apportant la preuve* qui doit valider la prise de position.

Dans l'interlocution

Cet *espace de thématisation*, soit pré-existe à l'intervention du sujet parlant qui doit donc s'y insérer ("Intervention réactive"), soit est introduit par le sujet parlant, mais immédiatement modifié, transformé, défiguré par les interventions des autres.

Le sujet parlant n'en a donc pas la maîtrise, et il ne peut faire les opérations précédentes que de façon partielle, au coup par coup, toujours en fonction de ce qu'ont été les interventions précédentes, et bien souvent sans pouvoir aller jusqu'au bout de sa prise de parole.

Dans la *monolocation*, au contraire, le sujet est relativement maître de l'espace de thématisation. Il l'introduit, il l'impose à l'autre, et il le développe à sa façon en faisant les opérations précédentes selon son propre projet d'organisation. Il peut mener celui-ci à son terme, sans tenir compte des réactions de l'autre, à moins qu'il les imagine et décide de les intégrer (dans ce cas on a encore affaire à une "simulation" comme dans le dialogue socratique).

On dira donc que le sujet de l'interlocution est un sujet *émergeant*. Il ne se constitue que dans une émergence, et contribue ainsi à l'organisation thématique de l'ensemble des échanges. Il intervient dans cette organisation de façon ponctuelle et réactive, et du même coup l'univers thématique construit par les échanges se développe de façon brisée, éclatée. Le sujet de l'interlocution ne peut que contribuer à une co-orientation de l'organisation thématique, en apportant points de vue, arguments, exemples, à moins qu'il ne cherche à introduire un nouveau thème.

Pour étudier cet espace de thématisation il nous reste à proposer des outils permettant de procéder à l'analyse discursive des "modes de raisonnement" et des "types d'arguments"⁹.

6. Conclusion

En guise de conclusion, je voudrais tirer quelques conséquences de ces observations :

1. Dans le *processus d'individuation* du sujet auquel je faisais allusion au début, il y a bien place pour un *sujet de l'interlocution* (locuteur/interlocuteur) dans la mesure où, pour s'instituer

en sujet du discours, il est amené à faire des *opérations différentes* de celles du sujet de la monolocation.

2. La prise en compte des propriétés qui caractérisent le sujet de l'interlocution ou de la monolocation est un *préalable* à l'étude des figures spécifiques du sujet dans tel ou tel texte. Parce que la signification d'un énoncé ne peut être la même selon qu'il s'inscrit dans un texte dialogique ou monologique.

Autrement dit on ne peut rien dire, du point de vue du discours, sur un énoncé considéré hors de la situation *locutive* d'emploi.

3. Les caractéristiques propres à un sujet de l'interlocution nous montrent que si l'on peut défendre l'idée qu'il existe une *grammaire du parlé*, c'est au titre de la *situation d'interlocution* et non du seul facteur d'*oralité*. C'est parce que les énoncés sont construits par un sujet qui se trouve en situation d'avoir à *se justifier*, à *réguler* et à *émerger*, qu'ils ont une forme et une syntaxe particulières et différentes de celles que produit le sujet en situation de monolocation.

C'est pourquoi il est possible de produire, à l'oral, un texte ayant des caractéristiques de la construction monolocutive (conférence), et à l'écrit un texte ayant des caractéristiques de la construction interlocutive (lettre familière). A moins que l'on mélange constamment les deux comme le font les médias de la radio et de la télévision, et comme je le fais moi-même, ici, dans cette situation de communication, en lisant ce papier.

Notes

1. Rappelons que R. Barthes opposait le «ça parle» d'un texte sans auteur au «je parle» d'un texte à auteur, in revue *Communications* n°19, Paris Le Seuil, 1979.
2. Au colloque de Lagrasse, *Le dialogue* : "Les espaces de parole dans la situation d'interlocution.". A paraître dans les Actes.
3. Problèmes de linguistique générale, tome 1, Paris, Gallimard.
4. Ceci constitue la justification de nos outils d'analyse pour décrire les types de "prise de parole" et les "modes de passage", voir rapport CNRS sur l'étude des Talk show.
5. Voir les travaux du CAD : *La télévision. Les débats culturels. "Apostrophes"*. Didier Erudition, Paris 1992, et *L'étude d'un genre télévisuel : le "talk show"*, rapport scientifique pour le CNRS-Communication, non publié.
6. Voir la polémique entre Vargas Llosa et Régis Debray dans les *Libération* des 19 octobre, 3 novembre, 2 et 3 décembre 1993, à propos de l'"exception culturelle".
7. Dans ce rapport d'influence se trouve l'ordre et la demande comme intégration coercitive de l'autre et imposition d'une soumission, même si celle de la demande est moins abrupte.
8. Voir les travaux du CAD cités en note 5.
9. Outils esquissés dans notre *Grammaire du sens et de l'expression*, Hachette, Paris 1992.